Illinois U. Library

NUMÉRO 164

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

MARIGNY

Direction. SIMONNE VOLTERRA

Rentrée de la

COMPAGNIE MADELEINE RENAUD JEAN-LOUIS BARRAULT

dans

LA CERISAIE

de TCHEKOV

texte Français de GEORGES NEVEUX

Décors et costumes de G. WAKHEVITCH

avec

par ordre d'entrée en scène

Jean **DESAILLY**	Natalie **NERVAL**	André **BRUNOT**
Nicole **BERGER**	Madeleine **RENAUD**	Pierre **BERTIN**
Simone **VALERE**	Jean **SERVAIS**	Jean **JUILLARD**
Marie-Hélène **DASTE**	Jean-Pierre **GRANVAL**	Jean-Louis **BARRAULT**
Régis **OUTIN**	Jacques **GALLAND**	Jacques **SEMPEY**

Relâche le MERCREDI

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Gaiev Varia Lopakine

Lopakine
Mme Ranievski

Lopakine
Mme Ranievski Pistchik

1 GAIEV. — *Chère et très honorée armoi*
(ACTE I.)

2 LOPAKINE. — *C'est dommage, on aurait*
tant de choses à se dire. (ACTE I.)

3 PISTCHIK. — *Vous êtes ensorcelante! A*
les robes de Paris! (ACTE I.)

4 PISTCHIK. — *Et maintenant.. le grand ro*
(ACTE III.)

5 Mme RANIEVSKI. — *Vous qui êtes bon,*
soyez pas trop sévère pour moi. (ACTE II

Trofimov Mme Ranievski

LA CERISAIE

Comédie en 4 actes
d'ANTONE TCHEKOV
Texte français
de GEORGES NEVEUX

Créée par la COMPAGNIE MADELEINE RENAUD-JEAN-LOUIS BARRAULT au cours d'une tournée en Amérique du Sud, cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 7 octobre 1954 au Théâtre MARIGNY, par la même Compagnie, dans une mise en scène de JEAN-LOUIS BARRAULT et des décors et costumes de GEORGES WAKHEVITCH.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Georges NEVEUX.

Supplément au N° 416 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Lopakine	*Jean DESAILLY*
Douniacha	*Nathalie NERVAL*
Firss	*André BRUNOT*
Ania	*Nicole BERGER*
Mme Ranievski	*Madeleine RENAUD*
Gaiev	*Pierre BERTIN*
Varia	*Simone VALERE*
Pistchik	*Jean SERVAIS*
Epikodov	*Jean JUILLARD*
Charlotte	*Marie-Hélène DASTE*
Iacha	*Jean-Pierre GRANVAL*
Trofimov	*Jean-Louis BARRAULT*
Le Passant	*Régis OUTIN*
Le Chef de gare	*Jacques GALLAND*
L'Employé des Postes	*Jacques SEMPEY*

Domestiques, Cochers	*Jacques GALLAND* *Yvan GOVAR* *Dominique ROZAN* *Jacques SEMPEY* *Gérard DOURNEL*
Invités	*Colette BRUMAIRE* *Lydia KELLER* *Françoise LEDOUX* *Yvan GOVAR* *Dominique ROZAN* *Gérard DOURNEL*

ACTE PREMIER

La chambre que tout le monde continue, par habitude, à appeler la chambre des enfants. Une des portes donne dans la chambre d'Ania. C'est à peine l'aube. Fenêtres fermées. A travers les vitres, on entrevoit des cerisiers déjà en fleurs, et le jardin légèrement givré.

Douniacha entre. Elle tient une bougie allumée. Lopakine la suit.

LOPAKINE. — Enfin le train est arrivé. Quelle heure est-il ?

DOUNIACHA. — Presque deux heures. Il fait déjà clair.

Elle souffle la bougie.

LOPAKINE. — Combien a-t-il de retard, ce train ? Deux bonnes heures, au moins. *(Il bâille, il s'étire.)* Idiot ! Triple idiot ! C'est de moi que je parle... Je me faisais une joie d'aller à la gare les surprendre, je viens même ici en avance pour être sûr de ne pas les manquer, et voilà que je m'assoupis dans un fauteuil ! Tu aurais dû me réveiller !

DOUNIACHA. — Je vous croyais parti. *(Elle écoute.)* Ecoutez ! Ils sont là !

LOPAKINE, *écoutant, lui aussi.* — Mais non. Le temps de faire descendre les bagages. Et il doit y en avoir, des bagages ! Cinq ans à l'étranger. *(Un temps.)* Pourvu qu'elle soit restée la même ! Une femme si gaie, si facile à vivre, si adorable ! Je me rappelle le jour où mon père m'a flanqué son poing en pleine figure... C'était l'époque où il tenait boutique dans le village... On était venu ici, je ne sais plus pourquoi... J'étais encore un sale galopin de quinze ans, et mon pauvre père avait bu un coup de trop... Oui, ça se passait là, dans la cour, devant tout le monde, et j'avais le nez qui saignait... qui saignait... Et elle, je la vois qui s'approche de moi, toute petite encore, haute comme trois pommes... Elle me prend par la main, elle me mène ici, dans la chambre des enfants, et elle me lave le nez au lavabo en me répétant : « Pleure pas, mon petit moujik ! Ça ne t'empêchera pas de te marier, va ! » *(Un temps.)* Son petit moujik ! C'est vrai que mon père était un moujik... Ah ! S'il pouvait me voir aujourd'hui avec mes souliers jaunes et mon gilet blanc ! Il me traiterait de cochon endimanché, et il aurait raison. Il n'y a rien à faire : grattez le nouveau riche, vous trouvez le moujik. *(Il considère le livre qu'il tient à la main.)* Par exemple, je prends un livre, je cherche à comprendre, qu'est-ce qui m'arrive ? Je m'endors.

DOUNIACHA. — Les chiens se sont agités toute la nuit. Ils sentent que leur maîtresse approche.

LOPAKINE. — Douniacha... qu'est-ce que tu as ?

DOUNIACHA. — Mes mains tremblent. Je crois que je vais m'évanouir.

LOPAKINE. — Tu es trop douillette. D'ailleurs, tu t'habilles au-dessus de ta condition, tu te coiffes comme une demoiselle. Ce n'est pas bien. Chacun doit savoir rester à sa place.

Entre Epikodov. Il est en veston et en bottes, des bottes qui reluisent et qui grincent. Il tient un bouquet ; mais à la vue de Douniacha, le bouquet lui échappe des mains.

EPIKODOV, *ramassant les fleurs.* — Le jardinier vous fait dire qu'il a cueilli ces fleurs pour la chambre de Madame.

Il tend le bouquet à Douniacha, qui l'emporte.

LOPAKINE, *à Douniacha.* — En revenant, tu m'apporteras du kvass.

DOUNIACHA. — Tout de suite, monsieur.

Elle sort.

EPIKODOV. — Il gèle. Trois degrés au-dessous de zéro. Et tous les cerisiers en fleurs. Décidément, je me refuse à approuver le climat de notre pays. Oui, je m'y refuse. C'est un climat qui n'est jamais logique avec lui-même. Tenez, c'est comme ces bottes. Je les

ai achetées avant-hier. Eh bien, j'ose l'affirmer, elles grincent. Elles grincent même au-delà de tout ce que la patience humaine peut supporter. On dirait qu'elles le font exprès. A votre avis, faut-il les graisser, ou faut-il attendre ? C'est un problème.

LOPAKINE. — Fiche-moi la paix, tu me fais bâiller.

EPIKODOV. — Un malheur par jour, voilà mon lot sur la terre. Notez que je ne me plains pas. J'ai pris l'habitude. Je souris. *(Douniacha apporte le kvass et sert Lopakine.)* Oui, il vaut mieux que je m'en aille... *(Il se cogne à une chaise. La chaise tombe.)* Tenez... *(Triomphant :)* Qu'est-ce que je vous disais ! Quelle coïncidence, pardonnez-moi l'expression ! Quel concours de circonstances ! C'est prodigieux ! Tout simplement prodigieux !

Il sort.

DOUNIACHA. — Pour tout vous dire, il vient de me faire sa demande.

LOPAKINE. — Ah ?

DOUNIACHA. — Oui. En mariage. Et je ne sais pas comment je vais m'en tirer. C'est pourtant un homme sérieux, posé. Mais voilà... il suffit qu'il vous adresse la parole, pour que tout s'embrouille dans votre tête. Vous écoutez, vous sentez que c'est beau, que c'est vrai, mais vous ne comprenez rien. Au fond, il me plairait plutôt... il m'aime à la folie ! Mais il attire vraiment trop les catastrophes. Vous savez comment on l'a surnommé ? Trente-six malheurs.

LOPAKINE, *écoutant.* — Ils sont là.

DOUNIACHA. — Ils sont là. Ah ! mon Dieu, j'ai des frissons.

LOPAKINE. — Oui, elle est là. Peut-être qu'elle ne me reconnaîtra même plus... Cinq ans !

DOUNIACHA. — Je savais bien que je m'évanouirais !

On entend une première, puis une seconde voiture s'arrêter devant la maison. Lopakine et Douniacha sortent précipitamment. La scène reste vide. Les bruits de voix se rapprochent. Le vieux Firss traverse la scène. Il porte une livrée très ancienne, un chapeau haut de forme. Il avance en s'appuyant sur un bâton. Il marmonne on ne sait quoi.

VOIX D'ANIA. — Passons plutôt par ici, voyons !

Mme Ranievski entre, suivie d'Anna et de Charlotte, toutes trois en costumes de voyage, et Charlotte tenant en laisse un petit chien. Puis Varia, en manteau, la tête dans un fichu, Gaiev, Pistchik, Lopakine. Puis Douniacha, portant un énorme baluchon et un parapluie. Et enfin des domestiques, chargés de bagages, traversent la scène.

ANIA. — Maman, tu te rappelles cette chambre-ci ?

Mme RANIEVSKI, *toute joyeuse.*— La chambre des enfants !

VARIA. — Quel froid ! J'ai les mains gelées. *(A Mme Ranievski :)* Petite maman, venez voir vos deux chambres, la blanche et la violette. Nous n'avons touché à rien.

Mme RANIEVSKI. — Une minute !... La chambre des enfants ! Ma chambre d'autrefois ! Comme je l'aime, comme je m'y sens bien ! Quand j'étais petite... *(Elle désigne un coin de la chambre.)* je couchais là... J'ai l'impression que c'était hier, rien n'a changé. *(Elle embrasse son frère, puis Varia, puis encore son frère.)* Varia, elle non plus, n'a pas changé. Elle a toujours son petit air de religieuse. Et je reconnais aussi... Douniacha !

Elle l'embrasse.

GAIEV. — Deux heures de retard. Le monde se noie dans le désordre !

CHARLOTTE, *à Pistchik.* — Ce n'est pas encore un chien savant, mais ça viendra. Je lui ai déjà appris à casser les noisettes.

PISTCHIK. — Voyez-vous ça !

Tout le monde sort, à l'exception de Ania et Douniacha.

DOUNIACHA, *aidant Ania à ôter son manteau.* — On vous attendait... on languissait après vous...

ANIA. — Quatre nuits que je ne dors pas. Je me sens toute glacée.

DOUNIACHA. — Vous êtes partie avec la neige, vous revenez avec le printemps. Ania, ma toute belle ! *(Elle rit et l'embrasse.)* Moi aussi je languissais après vous, mon petit cœur... parce qu'il faut que je vous annonce une nouvelle...

ANIA. — Encore des histoires d'amoureux !

DOUNIACHA. — Non. Une demande en mariage.

ANIA. — Qui ?

DOUNIACHA. — Le comptable. Oui, le lendemain de Pâques.

ANIA, *souriant.* — Trente-six malheurs !

DOUNIACHA. — Justement, ça me fait réfléchir.

ANIA, *arrangeant ses cheveux.* — J'ai encore perdu toutes mes épingles.

Elle n'en peut plus, elle tient à peine sur ses jambes.

DOUNIACHA. — Si vous saviez comme il m'aime ! Il m'aime à la folie !

ANIA, *qui n'écoute pas.* — Ma chambre ! Mes fenêtres ! C'est comme si je n'étais jamais partie ! Je suis chez moi ! Demain matin, je me réveillerai ici, je pourrai courir dans le jardin... Oh ! si seulement cette nuit j'arrivais à dormir... Je n'ai pas dormi, de tout le voyage... L'inquiétude !...

DOUNIACHA, *mystérieuse.* — Il y a quelqu'un qui est arrivé ici avant-hier.

ANIA. — Qui ?

DOUNIACHA. — M. Trofimov !

ANIA, *joyeuse.* — Pierre !

DOUNIACHA. — Et vous savez où il s'est installé ? Dans le lavoir ! Il a tellement peur de gêner tout le monde. En ce moment, il dort, et Mlle Varia a défendu de le réveiller... *(Baissant un peu la voix :)* mais on pourrait peut-être lui dire quand même que vous êtes là...

Entre Varia, un trousseau de clefs à la ceinture.

VARIA. — Douniacha, vite, du café. Petite maman veut boire du café.

DOUNIACHA. — Tout de suite, mademoiselle.

Elle sort.

VARIA. — Enfin, vous êtes tous là ! Dieu merci, te voilà revenue à la maison... *(La caressant :)* Elle est revenue, ma petite chérie ! Ma toute belle !

ANIA. — Tu sais, là-bas, il m'a fallu en voir, je te jure !

VARIA. — Je veux bien le croire.

ANIA. — Et d'abord quel voyage ! Tout le temps de la neige. Et cette Charlotte qui parlait, parlait, parlait... Et qui faisait des tours de cartes à tout le monde dans le wagon... Et pas moyen de la faire taire ! Pourquoi m'as-tu empêtrée de cette Charlotte ?

VARIA. — A ton âge, on ne voyage pas toute seule.

ANIA. — Nous arrivons à Paris. Je trouve Maman installée à un cinquième étage. L'appartement est plein de gens qui ont l'air d'être là comme chez eux... Des Français, des dames, un prêtre... Ça sent le tabac dans toutes les chambres... Aucun confort, naturellement. Et, tout d'un coup, j'ai eu pitié de Maman, tellement pitié... Je lui ai pris la tête dans mes bras, comme ça, et je ne pouvais plus la lâcher. Alors elle m'a caressée sans dire un mot, en pleurant...

VARIA, *au bord des larmes.* — Tais-toi... tais-toi...

ANIA. — Elle avait déjà vendu sa villa de Menton. Il ne lui restait rien, pas un sou. Et moi, tu le sais bien, j'avais à peine de quoi payer nos billets de retour. Bien sûr, Maman ne se rend pas compte de la situation. Pendant tout le voyage nous mangeons dans les grands buffets de gare, et à la carte. Elle choisit comme toujours ce qu'il y a de plus cher et laisse d'énormes pourboires. Charlotte, la même chose. Iacha, tu sais, ce valet que Maman avait emmené là-bas, eh bien, lui, de son côté, il se faisait servir des repas encore plus somptueux que les nôtres. Oh ! C'était affreux !

VARIA. — Oui, j'ai entrevu ce garçon tout à l'heure. Il m'a l'air d'un fameux coquin.

ANIA. — Et ici, où en sommes-nous ? Les intérêts sont payés ?

VARIA. — Payés avec quoi ?

ANIA. — Mon Dieu, mon Dieu...

VARIA. — Oui, la Cerisaie sera mise en vente au mois d'août. *(Lopakine entr'ouvre la porte, passe la tête, pousse un meuglement pour rire, et disparaît. Varia, furieuse :)* Oh ! celui-là, si je pouvais !

Elle lève le poing comme pour le battre.

ANIA, *prenant Varia dans ses bras et à mi-voix.* — Varia, dis-moi la vérité. Il t'a demandée en mariage ? *(Varia fait « non ».)* Pourtant il t'aime. Expliquez-vous, tous les deux, ce serait tellement plus simple ! Qu'est-ce que vous attendez ?

VARIA. — Rien. J'ai comme une idée que ça ne se fera jamais. Il est tellement occupé par ses affaires, qu'il ne pense certainement plus à moi. J'évite même de le rencontrer, ça me fait trop mal. Tout le monde me parle de notre mariage, tout le monde me félicite, et je suis seule à savoir qu'il n'y a rien. Encore des chimères ! *(Sur un autre ton :)* Tiens ! Tu as une nouvelle broche ? Une abeille !

ANIA, *d'une voix triste.* — C'est Maman qui a voulu me l'acheter avant de partir. *(Elle disparaît dans sa chambre. Et soudain on l'entend qui crie, d'une voix joyeuse, presque enfantine :)* Tu sais, à Paris, j'ai monté en ballon.

VARIA. — Tu ris ! Je t'ai entendue rire ! Ma chérie, enfin je te retrouve ! Enfin, tu es revenue ! *(Douniacha revient. Elle apporte une cafetière, qu'elle met à bouillir. Varia va jusqu'au seuil de la porte et parle à Ania que nous ne voyons pas.)* Du matin au soir, je vais, je viens dans la maison... mais je n'ai qu'une idée en tête : te voir mariée, et à un homme riche. Alors je me sentirai apaisée. J'entrerai au couvent. Et plus tard, je ferai les grands pèlerinages. Je visiterai les monastères, Kiev, Moscou, les lieux saints... Je marcherai, je marcherai sans jamais m'arrêter... Splendeurs divines !

ANIA. — Ecoute. Dans le jardin, les oiseaux chantent. Quelle heure peut-il être ?

VARIA. — Trois heures, au moins. Allons, il faut dormir. *(Elle entre dans la chambre d'Ania.)* Splendeurs divines !

Entre Iacha, portant un plaid et une valise.

IACHA, *très supérieur.* — On peut entrer, oui ?

DOUNIACHA. — Iacha ! Mais on ne vous reconnaît plus ! Ce que ça peut changer un homme tout de même, d'être allé à l'étranger !

IACHA. — Oui, oui... Rappelez-moi donc votre nom.

DOUNIACHA. — Douniacha, la fille de Fédor. Vous ne vous rappelez pas ?

IACHA. — Mon chou !

Il regarde autour de lui, et soudain la prend par la taille. Elle pousse un cri, et laisse tomber une soucoupe. Iacha la lâche et sort. Varia paraît sur le seuil, l'air fâché.

VARIA. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DOUNIACHA. — Une soucoupe cassée.

VARIA. — Inutile de pleurer. Casse blanche porte chance.

A son tour, Ania sort de sa chambre.

ANIA. — Maman ne sait pas encore que Pierre est ici. Il faudrait la prévenir tout de suite.

VARIA. — Non. Pas avant demain.

ANIA. — Mais Trofimov est l'ancien précepteur de Gricha.

VARIA. — Justement. Quand elle le reverra, les mauvais souvenirs reviendront.

ANIA. — C'est vrai. Il y a six ans que mon frère Gricha est tombé dans la rivière, juste un mois après la mort de papa. Un beau petit garçon de sept ans ! Alors maman n'a eu qu'une seule idée : partir, partir le plus loin possible, et pour ne plus revenir... *(Elle frissonne.)* Comme je la comprends !

Entre Firss. Il est maintenant en veston, avec gilet blanc.

FIRSS, *avec solennité.* — Madame prendra son café dans la chambre des enfants. *(Il passe ses gants blancs.)* Alors, ce café, il est prêt ? *(A Douniacha, sévèrement :)* Et le pot de crème, où l'as-tu mis ?

DOUNIACHA. — Oh ! pardon.

Elle sort presque en courant.

FIRSS. — Quelle niquedouille ! *(Il marmonne, pour lui-même :)* Madame est revenue de Paris... Paris... Le père de Madame y allait aussi à Paris... Mais lui, c'était en voiture... On attelait les chevaux... *(Imitant les cris du cocher :)* Héla ! Héla ! *(Il rit.)* Et en route pour Paris !

VARIA. — Firss, pourquoi ris-tu ?

FIRSS, *qui n'a pas très bien entendu.* — A vos ordres, mademoiselle.

VARIA. — Non. Je te demande pourquoi tu riais.

FIRSS. — Parce que ma maîtresse est revenue. J'ai voulu vivre jusqu'à ce matin. Maintenant tout m'est égal. J'ai le droit de mourir.

Entre Mme Ranievski, suivie de Gaiev et de Pistchik. Pistchik porte une blouse russe en drap fin, des pantalons bouffants et des bottes. Gaiev joue des bras et de la tête, comme à une partie de billard.

Mme RANIEVSKI. — Comment disais-tu déjà ?... Non, laisse-moi me rappeler... « Hop ! La rouge à droite, et je carambole à gauche. »

GAIEV. — Et je carambole à gauche ! Dire que nous avons tous dormi dans cette chambre, les uns après les autres, quand nous étions enfants, et voilà que maintenant j'ai cinquante et un ans. On croit rêver !

LOPAKINE. — Oui, le temps passe.

GAIEV. — Quoi ?

LOPAKINE. — Je dis : le temps passe.

GAIEV, *qui n'a pas écouté.* — Ici... *(Il renifle.)* ça sent toujours le patchouli.

ANIA. — Je vais me coucher. Bonne nuit, maman.

Elle embrasse sa mère.

Mme RANIEVSKI. — Ma chérie ! *(Elle lui embrasse les mains.)* Es-tu contente au moins d'être à la maison ? Moi, j'en suis encore toute étourdie !

ANIA. — Bonne nuit, mon oncle.

GAIEV. — Bonne nuit, mon enfant. Comme tu peux ressembler à ta mère ! *(A sa sœur :)* Tiens ! Regarde-toi, il y a dix-sept ans !

Ania prend congé de Lopakine et de Pistchik, puis disparaît dans sa chambre.

Mme RANIEVSKI. — Elle n'en peut plus.

PISTCHIK. — Après tout ce voyage !

VARIA, *à Lopakine et Pistchik.* — Messieurs, je vous annonce qu'il est trois heures dix.

Mme RANIEVSKI. — Cette Varia, elle a toujours une pendule dans la tête ! *(Elle l'attire à elle, et l'embrasse.)* Laisse-moi au moins prendre mon café. Je te promets que nous irons nous coucher tout de suite après. *(Firss lui glisse un tabouret sous les pieds.)* Merci, Firss. A Paris, j'ai pris l'habitude du café. J'en bois le jour, j'en bois la nuit, j'en bois tout le temps. Merci, mon bon Firss.

Elle le baise au front.

VARIA. — Les bagages, maintenant. Je vais aller voir si le compte y est.

Mme RANIEVSKI. — Alors, c'est bien vrai ? C'est moi qui suis assise là, dans la chambre des enfants ? *(Elle rit.)* Oh ! Je voudrais danser, chanter, sauter comme autrefois... *(Se tournant vers son frère :)* Tu te rappelles ? *(Elle se prend la figure dans les mains.)* Oh ! Mon Dieu ! Pourvu que je ne sois pas en ce moment à Paris, et en train de rêver ! *(Elle se découvre la figure.)* Dieu m'est témoin que j'aime la terre russe ! Que je l'aime tendrement ! Quand je regardais par la portière j'avais tout le temps envie de pleurer... *(En effet, elle est sur le point de pleurer.)* Allons ! Allons ! Il faut tout de même que je finisse mon café. Merci, Firss, merci, mon ami. Je suis tellement contente que tu sois encore en vie !

FIRSS. — Oui, avant-hier.

GAIEV. — Il n'entend plus rien.

LOPAKINE. — Il faut que je prenne le train à quatre heures. C'est dommage. On aurait tant de choses à se dire. Liouba Andreievna, vous savez que vous êtes toujours aussi adorable ?

PISTCHIK. — Et même ensorcelante ! Ah ! tes robes de Paris ! La dernière mode ! La ille à grandes guides !

LOPAKINE. — Votre frère dit partout que je uis une brute, un goujat, un profiteur. Eh ien, qu'il le dise, ça ne me fait ni chaud, ni roid. D'ailleurs, c'est peut-être vrai ! Seulement, avec vous, c'est différent. Je voudrais oujours sentir que vous avez confiance en oi comme par le passé.... Je voudrais que ous puissiez me regarder toujours avec ces eux-là... ces yeux où il y a tant de souvenirs, ù il y a du rire et des larmes, ces yeux qui 'ont pas changé. Bon Dieu, mon père était erf de votre grand-père, mais vous avez tant ait pour moi que j'ai oublié tout le reste, et ue je vous aime comme une petite sœur... et ême... et même...

Mme RANIEVSKI. — Ne me demandez surtout as de rester assise : il faut que je bouge. *Elle saute sur ses jambes et fait quelques as.)* Je suis presque trop heureuse d'être i... Pourvu que je ne meure pas de bonheur ette nuit ! Oh ! Vous pouvez vous moquer e moi. D'abord ça m'est égal ! aujourd'hui ai tous les droits, je peux dire n'importe uoi. Ma belle petite armoire ! *(Elle l'embrasse.)* Ma belle petite table !

GAIEV. — Tu sais, Nounou est morte.

Mme RANIEVSKI. — On me l'a écrit. *(Elle se assied et boit son café.)* Elle avait depuis ongtemps sa place au paradis.

GAIEV. — Nicolas lui aussi est mort. 'etrouchka nous a quittés. Il est placé en ille maintenant, chez le commissaire.

Il tire de sa poche une boîte de caramels et en prend un.

PISTCHIK. — Dachenka — ma fille — vous ait ses compliments.

LOPAKINE. — Avant de vous quitter, je oudrais vous dire quelque chose d'agréable, le réconfortant. *(Il regarde sa montre.)* Mais l me reste à peine quelques minutes... Enfin... n deux mots, voici. Vous savez que vos réanciers ont obtenu une ordonnance du Tribunal, et que la Cerisaie sera vendue le 2 août. Eh bien ! Ne vous inquiétez pas. Dormez sur vos deux oreilles. Rien n'est erdu. Vous avez la chance d'avoir une propriété qui n'est pas loin de la ville, et qui est même desservie par la nouvelle ligne de hemin de fer... Ecoutez-moi bien. Vous découpez en parcelles la Cerisaie, et aussi la ande de terrain qui longe la rivière, vous aites construire là-dessus des pavillons, que vous mettez en location, et le tout vous rapporte vingt-cinq mille roubles par an. Vous écoutez, au moins ?

GAIEV, *qui donne des signes d'impatience.* — Inutile. C'est absurde... doucement absurde.

Mme RANIEVSKI. — Moi, j'ai écouté, mais je n'ai pas bien compris.

LOPAKINE. — Vos locataires iront facilement jusqu'à vingt-cinq roubles l'hectare. Et si vous annoncez tout de suite la mise en lotissement de la Cerisaie, je parie tout ce que vous voudrez qu'on s'arrachera jusqu'au dernier lopin de terre. Tout s'en ira comme des petits pains. Résumons-nous : vous lotissez, vous louez, vous êtes sauvés. Et moi, je suis le premier à vous féliciter. Voilà. Le site est merveilleux, la rivière a du fond. Bien sûr, il faudra débroussailler le terrain, démolir quelques vieux murs... cette maison-ci, par exemple, qui n'en a plus guère pour longtemps... abattre la Cerisaie...

Mme RANIEVSKI. — Abattre la Cerisaie ? Mon pauvre ami, pardonnez-moi, mais vous n'avez aucun sens des réalités. S'il y a dans toute la province quelque chose d'intéressant, et même d'indiscuté, c'est bien notre cerisaie. Elle est unique.

LOPAKINE. — Unique par son étendue, voilà tout. Quant aux cerises, parlons-en. Elles ne viennent qu'une année sur deux. Et quand elles viennent, il y en a tellement qu'on ne sait plus quoi en faire. Personne ne les achète.

GAIEV. — Ça ne fait rien. Abondance de biens ne nuit pas.

Mme RANIEVSKI. — Mon grand-père avait composé une chanson sur la cueillette des cerises. Si j'avais ma guitare...

GAIEV. — Tenez, même dans le Dictionnaire Encyclopédique, il est fait mention de la Cerisaie. C'est une référence, tout de même !

LOPAKINE, *regardant sa montre.* — Si nous ne prévoyons rien, si nous ne décidons rien, tout sera vendu le 22 août, la maison, la cerisaie et le reste. Alors, cherchez vous-mêmes. Moi, je ne cherche plus. Parce qu'il n'y a qu'une solution, celle-là, et pas une autre.

FIRSS. — Autrefois, il y a quarante ou cinquante ans, on mettait les cerises à sécher, ou bien on les conservait dans le vinaigre, ou bien on en faisait des confitures, ou bien...

GAIEV. — Firss, tais-toi.

FIRSS. — ...Ou bien on les expédiait à Karkoff, à Moscou, partout... des charrettes entière, les unes derrière les autres... Et ça en faisait de l'argent ! Mais il faut dire qu'en ce temps-là, les cerises sèches étaient douces, fondantes, bien sucrées... On avait une recette pour faire sécher les cerises...

Mme RANIEVSKI. — Il n'y a qu'à la retrouver Où est-elle, cette recette ?

FIRSS. — On l'a perdue. Et personne ne se rappelle.

Un silence, puis :

PISTCHIK. — Et à Paris, quoi de nouveau ? Vous avez mangé des grenouilles, au moins ?

Mme RANIEVSKI. — Oui. Et même du crocodile.

PISTCHIK. — Voyez-vous ça !... Paris ! tout de même...

LOPAKINE. — Autrefois on ne trouvait dans les campagnes que deux sortes de gens : les propriétaires et les paysans. Mais on y rencontre maintenant un animal nouveau, et bizarre : le citadin en vacances. C'est pour lui qu'on construit partout. On peut même prévoir que dans vingt ans le citadin en vacances se sera comme multiplié à l'infini. Pour le moment, il se contente de boire timidement son thé sous la véranda. Mais un de ces jours, à force de regarder son petit terrain, il lui viendra des idées de grande exploitation agricole. Alors votre Cerisaie deviendra le coin le plus riche, le plus luxueux de toute la province.

GAIEV, *indigné.* — Absurde ! Absurde ! Absurde !

Entrent Varia et Iacha.

VARIA. — Petite maman, il est arrivé hier deux télégrammes pour vous.

Elle prend une clef à son trousseau et ouvre l'armoire. La serrure est à musique.

Mme RANIEVSKI, *prenant les télégrammes.* — Ça vient de Paris, naturellement. *(Et, sans même les ouvrir, elle déchire les télégrammes.)* Adieu, Paris. Fini, Paris.

GAIEV, *à sa sœur.* — Liouba, je parie que tu ne sais pas quel âge a cette armoire. Eh bien, moi, je sais. La semaine dernière, j'ouvre le tiroir du bas, je regarde, et je vois une date marquée au fer rouge. L'armoire a été faite il y a cent ans. Hein, crois-tu ! Si on voulait, on pourrait célébrer son centenaire. Vous me direz que c'est ridicule, qu'on n'a jamais souhaité sa fête à une armoire... Bien sûr. Mais cette armoire est un peu plus qu'une armoire ordinaire... c'est presque une bibliothèque.

PISTCHIK. — Voyez-vous ça ! Cent ans ! Ah ! On peut en voir, des choses, en cent ans !

GAIEV. — Oui, ça commence à compter. *(Il touche l'armoire avec fierté.)* Chère armoire, chère et très honorée armoire, nous te présentons nos meilleurs vœux et nos respects. Nous saluons ta longue existence tout entière consacrée à un idéal de justice et de dignité humaine. Voilà un siècle que, silencieusement, de père en fils, tu nous enseignes les vertus du travail, et que tu te dresses au milieu de cette maison comme une des colonnes de l'avenir, un avenir meilleur fait de lumière et de conscience sociale.

Un silence.

LOPAKINE, *découragé, à mi-voix.* — Evidemment.

Mme RANIEVSKI, *à son frère.* — Toi, Lionia, tu es toujours le même.

GAIEV, *pour cacher sa gêne soudaine.* — Boule rouge à gauche, et je carambole à droite.

LOPAKINE. — Cette fois, il faut que je m'en aille.

IACHA, *présentant une boîte à Mme Ranievski.* — Vos pilules.

PISTCHIK. — Mais non, mais non, chère amie, croyez-moi, les médicaments, c'est du vent. Rien de plus. *(Il prend la boîte, verse le contenu dans sa main, souffle dessus, et avale le tout d'un seul coup, en s'aidant d'un verre de kvass.)* La preuve !

Mme RANIEVSKI. — Mais vous êtes fou !

PISTCHIK. — J'ai tout avalé.

LOPAKINE. — Quel gouffre !

Tout le monde se met à rire.

FIRSS. — Monsieur est venu nous voir à Pâques et il a mangé tout un demi-seau de concombres...

Il continue à marmonner vaguement.

Mme RANIEVSKI. — Qu'est-ce qu'il dit ?

VARIA. — Voilà trois ans qu'il marmonne comme ça, jour et nuit. On ne l'écoute même plus.

IACHA, *considérant Firss avec mépris.* — Oui, c'est plutôt vieux.

Charlotte entre et traverse la scène. C'est une fille maigre et sanglée dans une robe blanche. Elle a un face à main passé dans la ceinture.

LOPAKINE. — Excusez-moi, Charlotte Ivanovna, nous ne nous sommes pas encore vus.

Il veut lui embrasser la main.

CHARLOTTE, *retirant sa main.* — Non. Si on vous donne la main, vous prenez le bras, et puis c'est l'épaule, et puis c'est...

LOPAKINE. — Bon. Je n'ai pas de chance aujourd'hui. *(On rit.)* Montrez-nous au moins un petit tour de cartes !

Mme RANIEVSKI. — Oh oui, Charlotte, amusez-nous un peu. Les cartes sont dans ma valise.

CHARLOTTE. — Non. Pas envie. J'ai sommeil.

LOPAKINE. — Il faut tout de même que je m'en aille. *(Il baise la main de Mme Ranievski.)* A dans trois semaines. *(A Gaiev :)* Au revoir. *(Il embrasse Pistchik.)* Au revoir. *(Il tend la main à Varia, à Firss, à Iacha.)* Pourtant je n'ai aucune envie de m'en aller... *(A Mme Ranievski :)* Si vous vous décidez pour les pavillons, prévenez-moi. Je vous trouve cinquante mille roubles dans la journée. Pensez-y.

VARIA, *furieuse.* — Non, mais regardez-le ! Il ne s'en ira pas !

LOPAKINE. — Mais si, mais si, je m'en vais.

Il sort.

GAIEV. — Quelle brute ! Quel goujat ! *(Coup d'œil taquin à Varia.)* Oh ! pardon... J'oublie toujours qu'il va épouser Varia.

VARIA. — C'est une plaisanterie qui ne me fait même plus rire.

Mme RANIEVSKI. — Et après tout, pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? C'est un mariage qui nous ferait plaisir à tous : un si brave homme !

PISTCHIK. — Oui, et qui mériterait qu'une femme s'occupe un peu de son intérieur... Dachenka, ma fille, me le répète tous les jours. *(Il se met à ronfler, mais sursaute et se réveille aussitôt.)* Ah ! J'oubliais... Mon Dieu, où ai-je la tête ! Chère madame, réjouissez-vous, vous allez pouvoir me rendre un grand service. Oui, j'ai à payer les intérêts de mon hypothèque et ça ne vous coûtera que deux cent quarante roubles.

VARIA, *avec effroi.* — Non ! On ne les a pas ! On ne les a pas !

Mme RANIEVSKI. — Même plus deux cent quarante roubles, c'est ridicule.

PISTCHIK. — Vous les trouverez, je suis tranquille. *(Il rit.)* Je suis toujours tranquille, moi. Tenez, il y a quelques années, un soir, je fais mes comptes, et je m'aperçois que je suis ruiné. Un autre en aurait attrapé une maladie d'estomac. Moi, non. Et voilà qu'un beau matin on se met à construire un chemin de fer sur ma propriété. On me supplie d'accepter de l'argent. Je prends. Et depuis ce jour-là, je ne me fais plus jamais de mauvais sang. Tout arrive. Demain je peux gagner le gros lot. Douchenka a pris un billet.

Mme RANIEVSKI. — Vous avez tous bu votre café ? On pourrait peut-être aller dormir.

FIRSS, *brossant Gaiev et le grondant.* — Vous avez encore mis le pantalon qu'il ne fallait pas. Ah ! On ne fera jamais rien de vous.

VARIA. — Chut ! Ania qui dort ! *(Ouvrant doucement une fenêtre :)* Le soleil est déjà levé. Il ne fait plus froid. Marraine, venez vite. Les arbres sont si beaux ! L'air est si pur ! Vous entendez ? Un étourneau.

GAIEV, *ouvrant l'autre fenêtre.* — Toute la cerisaie est en fleurs. Liouba, tu te rappelles cette longue allée toute droite... droite comme une courroie bien tendue... La nuit, elle brille, quand il y a de la lune... Tu te rappelles ?

Mme RANIEVSKI, *qui est allée à la fenêtre.* — Quand j'étais enfant, le matin, avant d'ouvrir les yeux, je sentais déjà la cerisaie autour de moi. Je reconnaissais chaque oiseau à son vol. Et quand je courais à la fenêtre, voilà ce que je voyais. Tout est pareil. Tout est blanc. L'hiver est fini et te revoici toute jeune, toute heureuse ! Les anges du ciel sont toujours là. C'est moi seule qui suis partie. *(Un temps.)* Quel silence ! Ah ! Si je pouvais me délivrer de ce poids que j'ai sur la poitrine... Si seulement je pouvais oublier ces dernières années... retrouver la petite fille que j'étais au milieu de tous ces arbres blancs... toujours blancs... respirer comme autrefois... O mon enfance...

GAIEV. — Et dire que la Cerisaie va être vendue aux enchères... pour dettes... On croit rêver.

Mme RANIEVSKI. — Regardez ! Maman qui est revenue... et qui traverse le sentier... Elle a mis sa robe blanche. *(Riant de joie :)* Mais oui, c'est elle !

GAIEV. — Où ça ? Mais où ça ?

VARIA. — Marraine... mon oncle... soyons sérieux... Votre défunte mère, voyons ! Seigneur Dieu, priez pour nous !

Mme RANIEVSKI. — Non, il n'y a personne. *(Un peu gênée, à Varia :)* Bien sûr... *(Regardant de nouveau :)* Rien qu'un petit arbre blanc, un peu incliné... là-bas, près de la tonnelle... Et pourtant on aurait dit... on aurait dit... *(Entre Trofimov. Il porte une vieille veste d'étudiant, et des lunettes. Mme Ranievski, essayant de revenir à la réalité :)* Quel magnifique endroit ! Des fleurs blanches jusqu'à l'infini. Et un ciel tout bleu.

TROFIMOV. — Madame... *(Elle se retourne et le voit.)* Non, ne bougez pas... Là... Je vous regarde... je vous dis bonjour... Et maintenant, oubliez-moi jusqu'à demain.

VARIA, *avec reproche.* — Oh ! Vous !

TROFIMOV. — Oui, on m'a défendu de sortir de ma cachette avant midi. Mais d'abord je n'ai jamais de montre. Et puis c'était plus fort que moi... je ne pouvais plus attendre... *(Il baise la main de Mme Ranievski.)* Chut ! Je m'en vais... je m'en vais...

VARIA, *à Mme Ranievski qui la regarde avec étonnement.* — C'est Pierre.

TROFIMOV. — Pierre Trofimov, l'ancien précepteur du petit Gricha. J'ai donc tellement changé ?

Mme Ranievski l'embrasse et pleure silencieusement.

GAIEV. — Allons, Liouba ! Allons !

VARIA, *à Pierre.* — Vous voyez bien que j'avais raison ! Qu'il fallait attendre jusqu'à demain !

Mme RANIEVSKI. — Mon pauvre Gricha, mon enfant, mon petit garçon...

VARIA. — Dieu vous l'a donné, Dieu vous l'a repris, ce n'est la faute de personne.

TROFIMOV. — Ne pleurez plus, voyons...

Mme RANIEVSKI. — Bien sûr, ce n'est la faute de personne. Mais pourquoi fallait-il qu'il tombe dans l'eau ? Pourquoi ? *(Elevant la voix :)* Pourquoi ? *(Baissant la voix :)* Ania est endormie, et moi qui parle si fort !...

qui fais tout ce bruit ! Pierre, voyons... pourquoi êtes-vous si changé ? Mon Dieu, qu'est-ce qui vous est arrivé ?... Et ce costume ?

TROFIMOV. — Dans le train, une bonne femme m'a appelé le Baron de la Bourseplate.

Mme RANIEVSKI. — En ce temps-là, vous étiez encore un petit étudiant, presque un gamin... et voilà que vous avez déjà quelques cheveux blancs... Et des lunettes... Pierre, est-il possible que vous soyez encore étudiant ?

TROFIMOV. — Oui. Et je le resterai probablement toute ma vie.

Mme RANIEVSKI. — Allons nous coucher. *(Embrassant son frère :)* Toi aussi, Liona, tu as vieilli.

PISTCHIK, *la suivant.* — Enfin on va pouvoir allonger ses jambes. Ce n'est pas trop tôt. Aïe, ma goutte. Naturellement je m'invite pour la nuit. Et demain, au réveil, gentille madame, je vous rappelle mes deux cent quarante roubles.

GAIEV. — Il ne perd jamais le nord, celui-là.

PISTCHIK. — Deux cent quarante roubles, les intérêts de mon hypothèque. Notez que je ne vous demande pas un sou de plus.

Mme RANIEVSKI. — Mon pauvre ami, j'ai tout dépensé, Varia peut vous le dire...

PISTCHIK. — Deux cent quarante roubles, ça ne se refuse pas. Je vous les rendrai, vous savez, je vous forcerai à les reprendre.

Mme RANIEVSKI. — Bon, n'en parlons plus. Mon frère vous les donnera. Donne-les lui.

GAIEV, *ironique.* — Oui, oui, compte là-dessus.

Mme RANIEVSKI. — Puisqu'il veut absolument nous les rendre, on ne peut tout de même pas les lui refuser ! Et puis, il a son hypothèque à payer tout de même !

Elle sort, suivie de Trofimov, Pistchik et Firss. Il n'y a plus en scène que Gaiev, Varia et Iacha.

GAIEV. — Je vois que ma sœur continue à jeter l'argent par les fenêtres. Mais il faut que ça change. *(S'énervant :)* Il faut mettre de l'ordre dans cette maison. *(Apercevant Iacha :)* Et d'abord qu'est-ce que tu fais là ? A l'office, mon ami, à l'office !

IACHA, *éclatant de rire.* — Toujours le même, Léonide Andreivitch ! Toujours le même ! Ha, ha, ha !

GAIEV, *exaspéré.* — Qu'est-ce qu'il dit ?

VARIA, *à Iacha.* — Ta mère est arrivée de son village, pour te voir. Elle t'attend à la cuisine depuis hier. Allez, va, va la retrouver.

IACHA. — Le diable l'emporte !

VARIA. — Tu n'as pas honte !

IACHA. — Pas une minute pour s'amuser. A peine on arrive, déjà les parents !

Il sort.

VARIA. — Oui, c'est vrai. Si on laissait faire Marraine, elle distribuerait tout, jusqu'au dernier centime.

GAIEV. — Il faut aviser. Laisse-moi réfléchir. Laisse-moi trouver la solution. *(Un temps.)* C'est curieux, plus je réfléchis, plus je vois surgir de tous côtés des solutions nouvelles et différentes. C'est même inquiétant. Oui, quand le médecin ordonne trop de remèdes, c'est qu'il n'y a plus beaucoup de chances de guérison. Première solution : nous faisons un héritage. *(Regardant Varia avec inquiétude :)* Tu as raison, c'est improbable. Deuxième solution : nous trouvons pour Ania un très beau parti. *(Très content de lui :)* Tu vois, nous entrons déjà dans l'ordre des choses possibles... Troisième solution : j'agis moi-même. Je saute dans le train et je vais à Iaroslav me jeter aux pieds de ma tante la Comtesse.

VARIA. — Si Dieu avait pitié de nous...

GAIEV, *sévère.* — Ne pleurnichons pas. *(Reprenant :)* Tu connais sa fortune... *(Son visage s'assombrit.)* Mais tu connais aussi ses sentiments pour nous. Elle reproche à ma sœur d'avoir épousé un avocat sans causes... et qui n'était pas de la noblesse... *(Ania paraît dans l'encadrement de la porte. Gaiev reprend :)* ...C'est vrai d'ailleurs, il n'était pas de la noblesse... Et puis on ne peut tout de même pas dire que ma sœur a eu ce qu'on appelle une existence exemplaire... Elle est pleine de bonté, de gentillesse, c'est un cœur d'or, et je l'aime beaucoup, mais on a beau lui chercher des excuses, on est bien obligé quand même de reconnaître que c'est une femme dévergondée ! *(Varia a beau lui faire signe de se taire, il insiste.)* Mais si ! Mais si ! Dévergondée ! D'ailleurs ça se devine à chacun de ses gestes ! Il suffit de la regarder.

VARIA. — Ania, va te coucher !

GAIEV. — Quoi ? *(Il se retourne et aperçoit Ania. Très gêné, il continue :)* Il y a une mouche qui vient de me tomber dans l'œil... C'est stupide... surtout en cette saison... Je te disais donc que mardi, je suis allé fumer une cigarette au greffe du tribunal...

VARIA. — Ania, va te coucher.

ANIA. — Je n'arrive pas à dormir.

GAIEV. — Mon petit bébé ! *(Il embrasse les joues et les mains d'Ania.)* Mon trésor ! Tu es tout pour moi. Tu es bien plus qu'une nièce, bien plus qu'une fille, tu es mon ange gardien.

ANIA. — Les anges gardiens n'aiment pas tout entendre. Pourquoi as-tu dit que maman menait une vie dévergondée ?

GAIEV. — J'ai eu tort, je suis le premier à le reconnaître.

ANIA. — Mon petit oncle chéri, nous t'aimons, nous te respectons. Seulement tu parles, tu parles... tu parles trop.

GAIEV, *prenant la main d'Ania et se couvrant les yeux avec.* — Oui, tu as raison, c'est épouvantable. Mon Dieu, empêchez-moi de parler trop !... C'est comme ce discours que j'ai fait tout à l'heure devant l'armoire, tu

pis que je ne sais pas que j'étais ridicule ? e le sais très bien. Mais c'est toujours la ême chose. Je parle d'abord, je me sens idicule après.

VARIA. — Vous voyez, mon oncle, vous riez tout avantage à parler moins.

ANIA. — Sans compter que ça te reposera.

GAIEV. — Eh bien, c'est juré, je ne dis plus mot. *(Baisant les mains de Varia et Ania :)* Jamais. A personne. Sauf pour rler d'affaires, bien entendu. Je disais donc e mardi, au greffe du tribunal, j'ai ren- ntré beaucoup de gens. Naturellement on avarde, un sujet en amène un autre... Eh ten, mes enfants, j'ai l'impression que ma gnature vaut encore quelque chose. Je aurai donc qu'à signer quelques traites, et us pourrons payer, je ne dis pas encore os dettes, mais les intérêts. Ce qui va nous nner enfin le temps d'agir.

VARIA. — Que Dieu vous écoute !

GAIEV. — C'est dit. Demain, je retourne en ille, et je signe des traites. *(A Varia :)* Ne leurnichons pas. *(A Ania :)* Ta mère, de son té, aura une grande conversation avec opakine. Il ne refusera certainement pas de i rendre service. Et toi, Ania — repose-toi 'abord, bien entendu — tu rendras visite à grand-tante la comtesse. Bref, nous allons ttaquer dans trois directions différentes. Tu ois que, d'une façon ou d'une autre, l'affaire st dans le sac. *(Il se glisse un caramel dans bouche.)* Sur mon honneur, sur tout ce que ous voudrez, je vous jure que la propriété ne era pas vendue. Je te le jure sur ma vie ternelle. Tiens ! Ma main dans la tienne ! t si jamais on en arrivait aux enchères, je permets de me dire que je ne suis qu'un iche, un traître, un misérable. Vous êtes ssurées maintenant ?

ANIA. — Oh, mon petit oncle, comme tu es on, comme tu es intelligent ! Me voilà anquille et heureuse !

Entre Firss.

FIRSS, *avec reproche.* — Léonide Andreie- tch !

GAIEV. — Non ! Firss, va-t'en ! A partir aujourd'hui je me déshabille tout seul. Allons s petites, au dodo ! Nous avons esquissé les randes lignes de notre plan. Demain, nous glerons les détails. *(Il embrasse Varia et nia.)* Je suis de la grande génération de 1880, celle qu'on oublie un peu trop, aujourd'hui. Et pourtant je peux dire que je me suis battu pour mes idées. Ce n'est pas pour rien que les paysans m'apprécient. Car ils m'apprécient. Tenez, un exemple...

ANIA. — Mon petit oncle, tu recommences...

VARIA. — Vous avez promis de parler moins.

GAIEV. — Chut ! Je tiens parole.

FIRSS, *sévère.* — Monsieur...

GAIEV. — J'arrive, j'arrive. Allez, au dodo tout le monde. Hop ! Carambole ! Recaram- bole ! Et la série continue !

Il sort, suivi de Firss.

ANIA. — Je n'ai plus d'inquiétude, main- tenant. Il n'y a que ce voyage qui m'ennuie, parce que je n'aime pas ma grand'tante la Comtesse. Mais ça ne fait rien, puisque d'une façon ou d'une autre tout s'arrangera. Je vais pouvoir m'endormir.

Elle s'assied.

VARIA. — Moi aussi je vais aller me coucher... *(Elle s'assied.)* Pendant que tu étais à Paris, nous avons eu des histoires, ici. Tu sais, les vieux domestiques qui vivent dans le pavillon près de la route ? Ils se sont mis à recevoir des voyageurs, pour la nuit. Je ferme les yeux. Mais voilà qu'on raconte partout que c'est parce que je ne leur donne pas à manger. C'est le jardinier qui avait inventé tout ça. Bon. J'appelle le jardinier. *(Elle bâille.)* Je lui dis : espèce de grand niais... *(Elle regarde Ania.)* Anitchka ! Et ça dort ! *(Elle la prend sous le bras.)* Allons, au dodo... mais si, au dodo... *(Elles font quelques pas. Au loin, très loin, un berger joue de la flûte. Trofimov entre, traverse la scène, voit les deux jeunes filles et s'arrête.)* Chut ! *(A Ania :)* Allons, ma chérie, viens !

ANIA, *dans un demi-sommeil.* — Non... laisse-moi tranquille... je veux dormir... Oh ! Toutes ces clochettes... tu entends ?... Bonsoir mon oncle, bonsoir petite maman...

VARIA. — Allons viens, viens vite.

Elles disparaissent. Trofimov est resté seul.

TROFIMOV. — Mon rayon de soleil... mon petit ange du matin... ma solitude... les oiseaux...

ACTE II

La campagne. Une vieille chapelle abandonnée. Un puits dont la margelle est faite de grosses plaques de pierre sans doute d'anciennes dalles de cimetière. Un vieux banc. Un chemin qui mène à la propriété de Gaiev. Sur le côté, en biais, un long rideau de peupliers, cachant la cerisaie. Au loin, une rangée de poteaux télégraphiques, et dans l'extrême lointain, la masse confuse et à peine discernable d'une grande ville. Coucher de soleil.

Charlotte, Iacha et Douniacha sont assis sur le banc. Epikodov, debout à côté, joue de la guitare. Chacun, comme s'il était seul, semble plongé dans ses réflexions.

Charlotte est coiffée d'une vieille casquette. Elle se défait du fusil qu'elle porte en bandoulière et elle déplace la boucle de la courroie.

CHARLOTTE. — Je n'ai pas de passeport je ne sais même pas au juste quand je suis née. Il me semble toujours que je suis très jeune. Mes parents changeaient de ville tous les jours. Forcément, des forains ! Ils avaient d'ailleurs monté un très joli spectacle... Je me revois encore, faisant le saut périlleux... Mais c'était trop beau pour durer. Un jour me voilà orpheline. Une dame allemande me recueille. « Tu étudieras ». Bon, j'étudie. Et me voilà placée comme gouvernante. D'où je viens ? Sais pas. Et mes parents, d'où venaient-ils ? Sais pas. Etaient-ils seulement mariés ? Sais pas. *(Elle tire de sa poche un concombre, dans lequel elle mord.)* Sais rien. *(Elle s'aperçoit qu'on continue à ne pas l'écouter.)* Et jamais personne à qui se confier. Jamais. Seule, toujours seule.

EPIKODOV, *jouant de la guitare et chantant :*

« N'insistez pas, ô mes amis,
« Je veux rêver au clair de lune.

(S'arrêtant de jouer :) Quel plaisir tout de même de jouer de la mandoline !

DOUNIACHA. — Surtout quand cette mandoline est une guitare.

Elle se regarde dans un petit miroir et se poudre.

EPIKODOV. — Pour le fou que l'amour emporte, toutes les guitares deviennent des mandolines...

Et il reprend sa chanson que Iacha accompagne à mi-voix.

...« Car cette nuit, car cette nuit,
« Celle que j'aime m'a souri...

Douniacha sourit à Iacha.

CHARLOTTE. — Aïe ! mes oreilles ! On dirait des chats sur un toit !

DOUNIACHA, *à Iacha.* — Tout de même, c'est beau d'être allé à l'étranger !

IACHA, *qui allume un cigare.* — Je ne dis pas non.

EPIKODOV. — L'étranger !... c'est à la fois le berceau du passé... et le creuset de l'avenir.

IACHA, *qui fait des ronds de fumée.* — Oui bien sûr... bien sûr...

EPIKODOV. — Moi, je lis. Je lis énormément

est extraordinaire, tout ce que le génie umain a produit. Mais c'est curieux, je ne is pas encore arrivé à savoir ce que moi-même je veux exactement : vivre, ou bien me rer une balle de revolver ? A tout hasard, ailleurs, j'ai toujours un revolver sur moi. enez...

Il le montre.

CHARLOTTE. — Eh bien ! Moi, je rentre... *(Elle remet son fusil en bandoulière.)* Toute ule. *(Gros soupir.)* Toi, Epikodov, tu es op intelligent, tu me fais peur. Je parie que outes les femmes sont folles de toi ! Bourreau es cœurs, va ! *(Elle s'éloigne.)* Ce que les ommes qui lisent peuvent être bêtes ! Ils arlent, ils parlent, et ils ne vous écoutent amais.

Elle sort lentement.

EPIKODOV. — Quand je réfléchis sur moi-même, j'ai l'impression d'être un petit bateau ur lequel le destin souffle en ricanant. Tenez, e matin, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je ois ? Une énorme araignée déjà posée sur na poitrine, une araignée *(Il en montre la aille.)* comme ça. Et à déjeuner, je porte aisiblement à mes lèvres mon premier verre le kvass et qu'est-ce que je sens soudain au ond de ma gorge : un cafard, une mouche, e ne sais pas quoi... mais peu importe. Tout une cause. *(Un silence.)* Avez-vous lu Spinoza ? *(Un silence.)* Mademoiselle, je oudrais... si je n'abuse pas de votre temps, ous demander la permission de vous dire eux mots.

DOUNIACHA. — Allez-y !

EPIKODOV. — Je préférerais que ce fût en articulier.

DOUNIACHA, *embarrassée.* — Bien, mais...

EPIKODOV. — Mais quoi ?

DOUNIACHA. — ...Il fait un peu humide. Allez onc me chercher mon manteau. Il doit être rès de l'armoire.

EPIKODOV. — Soit. Vous aurez votre anteau. Mais moi je sais enfin que je n'ai as acheté un revolver pour rien.

Il sort en jouant de la guitare. Restent Iacha et Douniacha.

IACHA. — Trente-six malheurs ! Et un ameux imbécile, en plus !

DOUNIACHA. — Pourvu qu'il ne se tue pas ! *(Un temps.)* Je suis tellement nerveuse ! Oui, étais toute petite quand on m'a fait entrer n condition, et à force de vivre au contact es gens riches, j'ai maintenant les nerfs 'une délicatesse, d'une sensibilité... Regardez es mains : elles sont toutes blanches comme elles d'une demoiselle. Une mauvaise nouelle, et je m'évanouis. J'ai toujours un flacon e sels sur moi. Iacha, si vous me trompez, ne sais pas ce qu'il arrivera de moi.

IACHA, *tout en l'embrassant.* — Mon chou, moi aussi je tiens aux belles manières. Je n'apprécie que les filles sérieuses. Je n'embrasse jamais les autres.

DOUNIACHA. — Je vous aime, Iacha... et je crois que c'est le grand amour. Vous savez tant de choses, vous ! Et surtout vous parlez si bien !

IACHA, *bâillant.* — Je ne dis pas non. Seulement, il faut de la tenue, surtout en public. *(Il fume.)* Il n'y a rien de meilleur qu'un bon cigare en plein air. *(Il écoute.)* Attention ! Ils arrivent ! *(Douniacha l'embrasse avec violence.)* Attention, je vous dis ! Rentrez vite. Tenez, passez par là, comme si vous étiez allée vous baigner à la rivière. Autrement on va nous trouver ensemble et on croira que je vous ai donné rendez-vous. De quoi est-ce que j'aurai l'air, moi ?

DOUNIACHA, *toussant un peu.* — J'ai la tête qui me tourne un peu : ça doit être votre cigare...

Elle s'en va. Iacha s'assied près de la chapelle. Arrivent Mme Ranievski, Gaiev et Lopakine.

LOPAKINE. — Il faut tout de même en finir, le temps presse. Acceptez-vous de lotir et de louer la cerisaie ? La question n'est pas compliquée ! Il suffit de répondre oui ou non.

Mme RANIEVSKI. — Qui fume ici ces horribles cigares ?

Elle s'assied.

GAIEV. — Finalement, je trouve qu'ils ont bien fait de construire ce nouveau chemin de fer. Nous avons pu aller en ville et y déjeuner... La rouge au milieu... Tiens ! J'ai envie de faire une partie... Je rentre...

Mme RANIEVSKI. — Tu rentreras avec nous. Tu as bien le temps.

LOPAKINE. — Alors, c'est oui ? C'est non ?... Mais répondez, voyons !

GAIEV, *bâillant.* — Hein ?... Quoi ?...

Mme RANIEVSKI, *ouvrant son porte-monnaie et regardant à l'intérieur.* — Ah ! l'argent ! L'argent ! Hier soir ce porte-monnaie était plein, aujourd'hui il est presque vide. Ma pauvre Varia se tue à couper les sous en quatre. A table on ne sert plus que des pommes de terre et des pois secs. Et moi, pendant ce temps-là, je laisse mon argent filer n'importe où. Dès que je n'y pense plus, il s'en va. *(Son porte-monnaie tombe. Quelques pièces d'or roulent par terre.)* Tiens ! le voilà qui roule par terre, maintenant !

IACHA. — Permettez-moi de vous le ramasser.

C'est ce qu'il fait.

Mme RANIEVSKI. — Que vous êtes gentil, Iacha ! *(Reprenant :)* Et pourquoi ai-je eu l'idée, comme ça, brusquement, d'aller déjeuner en ville ? Je vous le demande un

peu ! C'est absurde. Un orchestre qui jouait faux. Une nappe qui sentait le savon. Et toi, Lionia, tu bois trop ! Tu manges trop ! Et tu parles ! tu parles ! Tu n'as pas arrêté une minute. Et la génération de 80... et les symbolistes... et les décadents... Mon pauvre Lionia, expliquer les décadents au garçon ! Ce n'est pas sérieux, voyons !

LOPAKINE. — Elle a raison.

GAIEV. — Oui, elle a raison. Je suis incorrigible, c'est évident. *(Agacé, à Iacha :)* Et toi, qu'est-ce que tu fais ici, à tourner autour de nous ?... Et à rire ? Je te défends de rire.

IACHA, *riant.* — Ce n'est pas ma faute si vous me faites rire quand vous êtes en colère.

GAIEV. — Cette fois j'en ai assez. *(A sa sœur :)* Ou c'est lui qui partira, ou c'est moi. Choisis.

Mme RANIEVSKI. — Laissez-nous, Iacha. Laissez-nous. Ça ne fait rien, allez... Vous ramasserez l'argent demain.

IACHA. — Là... j'ai fini... *(Il rend le porte-monnaie à Mme Ranievski et tournant la tête vers Gaiev :)* Mais oui, mais oui, on s'en va.

Et il s'éloigne en se retenant à peine de rire.

LOPAKINE. — Le bruit court que Deriganov — vous savez, le millionnaire — veut acheter la propriété. Il paraît qu'il assistera lui-même aux enchères.

Mme RANIEVSKI. — Comment le savez-vous ?

LOPAKINE. — C'est ce qu'on dit en ville.

GAIEV. — Notre tante la Comtesse a promis de nous envoyer de l'argent. Elle a même été formelle.

LOPAKINE. — Quand vous l'enverra-t-elle ?

GAIEV. — Nous n'avons pas précisé la date.

LOPAKINE. — Et combien ?

GAIEV. — Nous n'avons pas précisé le chiffre non plus.

LOPAKINE. — Mais... à peu près... Cent mille ? Deux cent mille ?

Mme RANIEVSKI. — Deux cent mille ? On voit bien que vous ne la connaissez pas ! Si elle nous envoie dix mille roubles, ce sera le bout du monde !

LOPAKINE. — Excusez-moi, mais je n'ai jamais vu de gens aussi légers, aussi étranges, aussi peu sur la terre. On vous annonce que la propriété va être vendue le 22 août. Vous avez l'air d'écouter... mais c'est comme si on avait parlé d'autre chose...

Mme RANIEVSKI. — Ne vous fâchez pas, voyons ! Expliquez-nous plutôt ce qu'il faut faire. Mais oui, mais oui, nous avons besoin de vos conseils.

LOPAKINE. — Je n'en ai pas d'autre à vous donner : diviser la Cerisaie en parcelles, avec pavillons et jardins et annoncer que vous prenez des locataires. Le 22 août approche, il n'y a plus un seul jour à perdre. Décidez-vous et vous trouverez immédiatement tout l'argent que vous voulez. C'est pourtant faci à comprendre : des pavillons, des locataires

Mme RANIEVSKI. — Des pavillons ! Des loca taires ! Pardonnez-moi, mais je trouve qu vous manquez un peu de fantaisie.

GAIEV. — Et même de goût. *(A sa sœur :* Tu nous vois avec des locataires ?

Mme RANIEVSKI. — Dans des pavillons ! *(Lopakine :)* Mon pauvre ami !

GAIEV. — De quoi aurions-nous l'air ?

LOPAKINE. — C'est à se cogner la tête contr les murs ! C'est à devenir fou ! Je n'en peu plus, j'étouffe... *(A Gaiev :)* Savez-vous ce qu vous êtes, vous ? Une chiffe molle.

GAIEV. — Quoi ?

LOPAKINE. — Une chiffe molle.

Il veut s'en aller.

Mme RANIEVSKI. — Non ! Ne vous en alle pas ! Restez avec nous, je vous en supplie En causant là, gentiment, sans nous fâcher nous finirons peut-être par trouver quelqu chose. Pourquoi pas ?

LOPAKINE. — Trouver quoi ? Il n'y a plu rien d'autre à trouver.

Mme RANIEVSKI. — Non, ne nous abandonne pas, je vous le demande. Quand vous êtes ic avec nous, la vie est tout de même moin triste. *(Un silence.)* Je me sens tout le temp inquiète, je ne sais pas pourquoi... Tenez, l nuit, je me réveille parfois, et j'ai le cœu serré comme si la maison allait s'écrouler su nous tous...

GAIEV, *plongé dans sa méditation.* — J croise au milieu, je carambole à gauche... nom à droite...

Mme RANIEVSKI. — Tout ça, c'est la punitio de nos péchés...

LOPAKINE. — Allons ! Allons ! Vous n'ave jamais fait de mal à personne, vous !

GAIEV. — On prétend que j'ai mangé tout ma fortune en caramels.

Il ouvre sa boîte de caramels et en prend un.

Mme RANIEVSKI. — O mes péchés... mes péchés... J'ai toujours jeté l'argent par les fenêtres, comme une folle. Et je me suis mariée avec un homme qui n'a jamais rien su faire dans la vie... que des dettes. C'est le champagne qui l'a tué. J'ai aimé un autre homme, pour mon malheur, et je n'ai pas su lui résister. Et la punition est tombée sur moi comme un coup de massue : mon petit garçon, noyé, là, dans la rivière... Alors je suis partie, pour ne plus revenir, pour ne plus revoir cette rivière, pour oublier... Je me suis enfuie sans réfléchir comme on court les yeux fermés. Mais lui, il m'a poursuivie, même à l'étranger, de ville en ville, sans pitié, sauvagement... J'ai encore cédé. J'ai acheté une villa à Menton. C'est là qu'il est tombé malade. Pendant trois ans... je me suis usée à le

soigner, à le veiller, nuit après nuit... L'année dernière, je vends la villa... pour payer les dettes... Je m'installe à Paris. Lui, il prend l'argent de la vente et il me quitte... il part... et pas tout seul... J'ai voulu m'empoisonner... Tout ça était devenu si laid, si honteux... Et voilà que tout d'un coup j'ai eu envie de revoir la Cerisaie... de revoir ma fille... de respirer... *(Elle s'essuie les yeux.)* Mon Dieu, pardonne-moi mes péchés... Tu m'as assez punie comme ça. *(Elle tire de sa poche un télégramme.)* Ce matin j'ai encore reçu un télégramme de Paris... Il me supplie d'oublier tout ce qu'il a fait et de revenir. *(Elle déchire le télégramme.)* Vous entendez ?... On dirait de la musique...

Elle écoute.

GAIEV. — Mais c'est notre fameux orchestre juif ! Tu te rappelles : quatre violons, une flûte, une contrebasse.

Mme RANIEVSKI. — Il existe encore ? Oh ! Il faudra le faire venir, un soir. On invitera des amis. On pourra danser, enfin !

LOPAKINE, *écoutant aussi.* — Je n'entends rien.

Il fredonne un air pour lui-même.

Mme RANIEVSKI, *suivant son idée.* — Et puis, quand il y a de la musique, on parle moins, on pense à autre chose... Et vous prononcez tant de paroles inutiles ! Vous traînez tous une vie tellement terne, tellement stupide !

LOPAKINE. — C'est vrai, il faut le reconnaître franchement, notre vie est stupide. *(Un temps.)* Mon père était moujik. Un lourdaud qui n'a jamais rien compris à rien. Une brute qui se saoulait dès le matin et qui m'a élevé à coups de trique. Et moi, au fond, est-ce que je ne suis pas une brute comme lui ? Et un idiot ! Quand je prends la plume et que je regarde mes gribouillages, je m'arrête d'écrire. J'ai honte.

Mme RANIEVSKI. — Alors, il est temps de vous marier, mon ami.

LOPAKINE. — Oui, après tout...

Mme RANIEVSKI. — Et j'ai quelqu'un pour vous. Une brave fille : Varia.

LOPAKINE. — Oui,

Mme RANIEVSKI. — Elle sort d'une famille de paysans. Elle est courageuse. Elle vous aime. Mais vous le savez bien. Et d'ailleurs, elle ne vous déplaît pas. Avouez !

LOPAKINE. — Ma foi, je ne dis pas non... Vous avez raison, c'est une brave fille.

Un silence.

GAIEV, *à sa sœur.* — On m'offre une place dans une banque. Six mille roubles par an.

Mme RANIEVSKI. — Reste donc tranquille, voyons ! Tu n'as jamais su faire une addition.

Entre Firss qui apporte un pardessus.

FIRSS, *à Gaiev.* — Monsieur, veuillez mettre ce manteau, il fait un peu humide.

GAIEV, *tout en mettant le manteau.* — Toi, tu m'ennuies, à la fin !

FIRSS. — Allons, Allons ! Nous discuterons après !... L'autre manche maintenant... Ce matin vous êtes encore sorti sans me prévenir.

Il l'examine.

Mme RANIEVSKI. — Firss, comme tu as vieilli !

FIRSS. — Madame désire quelque chose ?

LOPAKINE. — On te dit que tu as beaucoup vieilli.

FIRSS. — Il y a longtemps que je vis. Votre père n'était pas encore de ce monde qu'on me proposait des filles à marier... *(Il rit.)* L'année où ils ont aboli le servage, j'étais déjà premier valet de chambre. Leur abolition, je n'en ai pas voulu : je suis resté avec les maîtres. *(Un silence.)* Je me rappelle. Tout le monde avait l'air content. Et content pourquoi ? Personne ne le savait.

LOPAKINE. — Oui, c'était le bon temps... On vous fouettait, au moins !

FIRSS, *qui n'a pas entendu.* — Et comment ! Les moujiks ne quittaient jamais leurs maîtres, les maîtres ne quittaient jamais leurs moujiks. Aujourd'hui, les uns tirent à hue, les autres à dia... Chacun vit de son côté, on n'y comprend plus rien.

GAIEV. — Firss, tais-toi. *(Aux autres :)* Je vous annonce que demain, je retourne en ville. Il y a, paraît-il, un général qui ne demande qu'à me prêter de l'argent.

LOPAKINE. — Combien ?

GAIEV. — Je ne sais pas, mais c'est presque fait. Je signe, et j'empoche.

LOPAKINE. — Vous n'obtiendrez même pas de quoi payer vos intérêts.

Mme RANIEVSKI. — Ne le tourmentez pas. Vous savez bien qu'il n'y a pas de général. Il rêve.

Entrent Trofimov, Ania et Varia.

GAIEV. — Ah ! Les voilà !

Mme RANIEVSKI. — Ma chérie... mes deux chéries... *(Elle les prend dans ses bras.)* Si vous saviez comme je suis inquiète quand vous êtes loin... Asseyez-vous ici, près de moi, toutes les deux.

Tout le monde s'assied.

LOPAKINE, *plaisantant.* — Notre éternel étudiant paraît s'intéresser beaucoup à ces demoiselles.

TROFIMOV. — Vous, on ne vous demande rien.

LOPAKINE. — A soixante-dix ans, il sera encore étudiant.

TROFIMOV. — Vous allez vous taire, non ?

LOPAKINE, *à Trofimov.* — Ne te fâche pas, je plaisante.

TROFIMOV. — Justement, je n'aime pas que tu plaisantes, toi.

LOPAKINE. — Et pourquoi ? *(Trofimov se tait.)* Je serais curieux de savoir quelle opinion vous avez de moi.

TROFIMOV. — Si vous y tenez. Lopakine, vous êtes riche, vous approchez de votre premier million. Et vous êtes nécessaire à la transformation du monde comme le brochet au nettoyage des étangs. Là où vous avez passé, il ne reste rien.

Rire général, puis :

VARIA. — Pierre, parlez-nous encore des planètes !

Mme RANIEVSKI. — Non. Reprenons notre conversation d'hier soir.

TROFIMOV. — Et de quoi parlions-nous, hier soir ?

GAIEV. — De l'orgueil et des orgueilleux.

TROFIMOV. — Oui. Nous avons discuté longtemps, et sans conclure. D'après vous, l'orgueil est une espèce de religion : la religion de soi-même. Vous avez peut-être un peu raison, mais si on ne se paye pas de grands mots, on s'aperçoit que cette religion, comme vous dites, est bien discutable. Les hommes qui nous entourent sont, pour la plupart, des malheureux, des brutes ou des malades. Alors quoi ? Il faudrait que chacun de nous admire sa maladie, sa grossièreté, son malheur ? Je ne suis pas d'accord. Si l'orgueil est une religion, je suis un athée de cette religion-là. Il ne faut plus s'extasier indéfiniment sur soi-même. Il faut travailler. Tout est là.

GAIEV. — Travailler ?... On se demande pourquoi. On finit toujours par mourir.

TROFIMOV. — Qu'en savez-vous ? Oh ! bien sûr, quand nous mourons, les cinq sens que nous avons s'éteignent avec nous. Mais nous avons peut-être, non pas cinq, mais une centaine de sens. Et qui sait alors si les quatre-vingt-quinze autres ne restent pas vivants ? Ne resplendissent pas encore, quelque part !

Mme RANIEVSKI. — Pierre, comme j'aime vous écouter...

TROFIMOV. — L'humanité progresse et se perfectionne sans arrêt. Tout ce qui nous paraît obscur aujourd'hui nous deviendra un jour limpide et familier. Seulement voilà : il faut, de toutes nos forces, aider ceux qui avancent. Chez nous, en Russie, l'immense majorité des gens qui se croient cultivés ne cherchent rien, ne font rien, paraissent même incapables du moindre effort. On pose à l'intellectuel, mais on tutoie ses domestiques et on traite les moujiks comme des porcs. On parcourt tous les livres, et on n'en lit aucun, on ignore les arts, on parle des sciences à tort et à travers. On aime prendre l'air important, on fait semblant de philosopher, et pourtant quatre-vingt-dix-neuf pour cent des nôtres vivent comme des sauvages. Ils mangent d'une façon répugnante, ils couchent dans la puanteur, les punaises, l'humidité, la crasse physique et morale. Alors à quoi servent toutes ces belles conversations ? A rien, qu'à nous donner le change les uns aux autres. Où sont ces maternités, ces salles de lecture dont on nous parle tant ? Nulle part. Tout ça n'existe que dans les romans. Il n'y a partout que malpropreté, grossièreté, asiatisme. Voilà pourquoi je redoute les figures sérieuses, les conversations sérieuses. Il vaut mieux se taire.

LOPAKINE. — C'est vrai. Tenez, moi, je me lève à cinq heures du matin et je travaille le plus tard possible. Je manie des fonds, les miens, ceux des autres. Ainsi je peux écouter et jauger pas mal de gens. Eh bien ! il est effrayant de constater chaque soir combien peu d'hommes honnêtes et consistants on a trouvé devant soi pendant la journée. Et la nuit, quand je ne dors pas, je me dis : « Seigneur, tout ce que tu nous as donné est immense : nos champs, nos forêts, nos horizons, et nous qui depuis si longtemps possédons toutes ces choses, nous devrions être devenus des géants. »

Mme RANIEVSKI. — Non ! Parlez de tout ce que vous voudrez, mais pas des géants. C'est très joli dans les contes de fées, les géants, mais dans la vie, brr... ça fait peur !

Epikodov passe dans le fond, en jouant de la guitare.

Mme RANIEVSKI, *rêveuse.* — Ecoutez... On va, on vient... c'est comme autrefois...

ANIA, *rêveuse.* — C'est Epikodov...

GAIEV. — Mesdames, messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que le soleil se couche.

TROFIMOV. — Ça y est ! Il va nous faire le coup du crépuscule.

GAIEV, *déclamant à mi-voix.* — O nature ! Belle nature, toi que nous appelons notre mère et qui nous distribue indifféremment la naissance et la mort, ô nature sublime et impassible, j'aime saluer ton crépuscule...

VANIA, *suppliante.* — Mon petit oncle !

ANIA. — Tu recommences !

TROFIMOV. — Croyez-moi, lâchez le crépuscule et revenez au billard. Allons ! La rouge au milieu...

GAIEV. — Je me tais, je me tais.

Ils sont maintenant tous assis, et rêveurs. Grand silence. Seul résonne le vague grommellement de Firss. Et tout à coup, un bruit lointain, comme venu du ciel, un bruit triste et mourant comme d'une corde de violon qui se casse.

Mme RANIEVSKI, *inquiète.* — Vous avez entendu ?... Qu'est-ce que ça peut être ?

LOPAKINE. — Je ne sais pas. Peut-être dans une mine, une benne qui s'est détachée. Mais c'est très loin.

GAIEV. — Peut-être un oiseau... un héron...

TROFIMOV. — Un hibou...

Mme RANIEVSKI, *frissonnant.* — En tout cas, c'est désagréable.

Un silence.

FIRSS. — C'était exactement pareil avant la catastrophe : la chouette a crié, et le samovar a ronflé.

GAIEV. — Avant quelle catastrophe ?

FIRSS. — Avant l'abolition du servage.

Un silence.

Mme RANIEVSKI. — Il commence à se faire tard... Si on rentrait ? *(A Ania :)* Ania, tu as les larmes aux yeux... Pourquoi ?... Pourquoi ?

ANIA. — Pour rien, je t'assure.

TROFIMOV. — Quelqu'un qui passe.

En effet un passant vient d'apparaître. Casquette blanche, très usée. Pardessus. Il est un peu ivre.

LE PASSANT. — Excusez-moi. La gare, c'est tout droit ?

GAIEV. — Oui. Prenez cette route.

LE PASSANT. — Je suis votre obligé, monsieur. *(Il toussote.)* Quel beau temps ! *(Déclamant :)* Mon frère, mon frère dans le malheur, viens avec moi écouter pleurer la Volga... *(A Varia, en changeant soudain de ton :)* Mademoiselle, vous ne refuserez pas trente kopeks à un affamé qui passe...

Varia, effrayée, pousse un cri.

LOPAKINE, *sévère, au Passant.* — Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

Mme RANIEVSKI, *qui fouille dans son portemonnaie.* — Tenez... Je n'ai plus de pièce d'argent... ça ne fait rien... Voici de l'or... prenez...

LE PASSANT. — Je suis votre obligé, madame.

Il salue et s'éloigne. On rit.

VARIA, *qui a encore peur.* — Je rentre... je n'en peux plus... Marraine, voyons, à quoi pensez-vous ? Les domestiques n'ont rien à manger et vous distribuez des pièces d'or.

Mme RANIEVSKI. — Tu as raison ! Tu as mille fois raison ! Mais ce n'est tout de même pas ma faute si je n'ai pas de tête ! Ecoute... tout à l'heure, à la maison, je te remettrai tout ce qu'il me reste d'argent, tout... Là... Tu es contente ? *(A Lopakine :)* Cher ami, vous m'en prêterez bien encore un peu, demain matin...

LOPAKINE. — A vos ordres.

Mme RANIEVSKI. — Allons, mes amis, rentrons, il est tard. A propos, Varia, ça y est, c'est arrangé.

VARIA. — Quoi ?

Mme RANIEVSKI. — Mais... ton mariage, voyons ! Et je te félicite. Nous la félicitons tous, n'est-ce pas ?

VARIA, *qui a les larmes aux yeux.* — Il ne faut pas plaisanter avec le mariage, petite maman...

LOPAKINE, *ironique.* — Au fond, nous préférons le couvent, n'est-ce pas, ma sœur ? Au couvent ! Au couvent !

GAIEV. — Non, je n'ai plus la main très sûre. Ce que c'est que d'être resté deux jours sans jouer !

LOPAKNE, *à Varia.* — Nymphe de mon cœur, ne m'oublie pas dans tes prières !

Mme RANIEVSKI. — Rentrons. Il est l'heure de dîner.

VARIA. — Comme cet homme m'a fait peur ! J'ai le cœur qui bat...

LOPAKINE. — Je vous le rappelle encore : 22 août... vente aux enchères... Pensez-y ! Pensez-y un peu... tout de même.

Ils sortent. Seuls restent Trofimov et Ania.

ANIA, *se tournant dans la direction que le passant a prise pour s'en aller.* — Cher passant, tu ne sauras jamais quel service tu nous as rendu ! *(A Trofimov :)* Si Varia n'avait pas eu tellement peur, elle serait encore ici, à nous épier tous les deux.

TROFIMOV. — Sa petite cervelle ne pourra jamais comprendre que nous sommes au-dessus de l'amour. Que nous refusons le médiocre et le provisoire... Que nous marchons, toi, moi, et d'autres, vers une vie nouvelle qui brille au loin comme une étoile... En avant, les amis, et serrons-nous les coudes, parce que la route est encore noire !

ANIA, *joignant les mains.* — Pierre, comme vous parlez bien ! Et comme il fait doux ce soir avec vous !

Un silence.

TROFIMOV. — Oui, un vrai temps d'été.

ANIA. — Pierre, qu'avez-vous fait de moi ? D'où vient que depuis votre arrivée, je me détache de la Cerisaie ? Je croyais pourtant l'aimer si tendrement... et qu'il n'y avait rien de plus beau sur la terre.

TROFIMOV. — Notre cerisaie, à nous, Ania, c'est toute la Russie, c'est toute la terre. Car toute la terre est merveilleuse. *(Un temps.)* Songez-y, Ania, votre grand-père, votre arrière-grand-père, tous vos ancêtres ont été pendant des siècles propriétaires du sol et de tous les êtres vivants qui grouillaient dessus, hommes, femmes, enfants, tous, pendant des générations et jusqu'à leur mort. Est-il possible que vous ne sentiez pas, à travers toutes ces branches et toutes ces feuilles des milliers et des milliers de présences humaines qui vous observent, qui vous suivent des yeux ? Est-il

possible que vous n'entendiez pas leurs reproches ? Oui, votre cerisaie est effrayante. La nuit, quand on la traverse les vieilles écorces blanches miroitent dans l'obscurité, et l'on sent bien que les arbres revivent en rêve des choses d'il y a cent ou deux cents ans, et que toutes ces visions les tourmentent. D'ailleurs, c'est évident, nous sommes en retard d'au moins deux siècles. Nous n'osons ni aller en avant, ni regarder en arrière. Et pourtant ce serait tellement simple ! Si nous voulons commencer à vivre, il nous faut d'abord racheter notre passé. Nous arracher à lui. Mais on ne peut pas s'arracher sans souffrance, on ne peut rien racheter sans un effort effrayant, et obstiné. Comprenez-moi bien, Ania.

ANIA. — Cette maison que nous habitons, il y a longtemps déjà que mon cœur n'y habite plus. Et je m'en irai, Pierre, je vous le jure.

TROFIMOV. — Si c'est vous qui avez les clefs, n'hésitez pas, jetez-les dans le puits, et partez. Devenez libre comme le vent.

ANIA. — Comme vous avez bien dit ça !

TROFIMOV. — Croyez-moi, Ania, croyez-moi. Je suis étudiant, je suis jeune, je n'ai pas encore trente ans... et j'ai déjà tellement souffert ! Dès que l'hiver commence, je redeviens un gueux qui a faim, qui tousse, qui a peur du lendemain. Où n'ai-je pas été, poussé, ramené, traîné, balloté ? Ah ! J'en aurai vu, vous savez ! Pourtant, jour et nuit, sans jamais une défaillance, je sens au fond de moi quelque chose qui rayonne, quelque chose de joyeux et de léger... comme la promesse d'un grand bonheur qui serait encore très loin, Ania, mais qui nous attend, qui nous appelle... et que parfois même je crois entrevoir...

ANIA, *pensive, levant la tête.* — La lune qui se lève...

On entend Epikodov qui joue sur sa guitare l'air qu'il jouait tout à l'heure. Varia est revenue. Elle cherche Ania du côté des peupliers.

VOIX DE VARIA. — Ania !... Où es-tu ?

TROFIMOV. — Oui, la lune qui se lève... *(Un silence.)* Ce bonheur n'est peut-être pas si loin... si loin... J'ai l'impression qu'il se rapproche... Peut-être n'arrivera-t-il pas tout à fait jusqu'à nous... Peut-être ne pourrons-nous pas le voir encore... Qu'importe ! D'autres le verront un jour !

VOIX DE VARIA. — Ania ! Ania !

TROFIMOV. — Encore elle ! C'est exaspérant !

ANIA. — Allons par là... vite ! On est si bien, au bord de la rivière !

TROFIMOV. — Allons.

Ils sortent. La scène reste vide.

VOIX DE VARIA. — Ania ! Ania !

RIDEAU

ACTE III

Un salon qui donne sur une grande salle. Le lustre est allumé. On entend jouer l'orchestre juif dont il a été question à l'acte précédent.

Dans la salle, on danse le quadrille, et on en est à la dernière figure : « le grand rond ». On entend Pistchik qui crie : « Promenade par couple ! » *Les couples entrent l'un derrière l'autre, dans le salon. Pistchik et Charlotte. Trofimov et Mme Ranievski. Ania et l'employé des postes. Varia et le chef de gare. Tout en dansant, Varia essuie furtivement une larme. Douniacha et son cavalier entrent les derniers. Les couples traversent la scène et sortent, l'un après l'autre.*

On entend Pistchik qui crie maintenant : « Grand rond, balancez ! » *Puis :* « Les cavaliers à genoux ! » *et :* « Remerciez vos dames ! »

Firss entre. Il est en habit et il porte de l'eau de Selz sur un plateau. Pistchik et Trofimov reviennent au salon.

PISTCHIK. — Moi, j'ai trop de sang. Tel que vous me voyez, j'en suis à ma deuxième attaque. Et quand je danse, j'ai du mal à plier les jambes. Mais qu'est-ce que vous voulez, il faut hurler avec les loups, comme on dit. Heureusement que j'ai une santé de cheval. Mon père — un gros farceur, vous savez... Dieu ait son âme ! — disait que notre illustre famille descend en droite ligne du cheval de Caligula... vous savez, ce cheval qui fut nommé sénateur... *(Il s'assied.)* Le malheur, c'est que les fonds sont bas. Chien affamé rêve d'os à moëlle... *(Il s'assoupit et se réveille en sursaut.)* Quoi ? Il me faut cent quatre-vingt roubles !

TROFIMOV, *l'observant.* — C'est vrai ; vous devez sûrement avoir un ancêtre cheval, vous !

PISTCHIK. — Tant mieux. Le cheval est un noble animal. Et puis un cheval, au moins, ça peut se vendre...

On entend jouer au billard à côté. Entre Varia visiblement affairée.

TROFIMOV, *taquin.* — Tiens ! Mme Lopakine ! *(A Pistchik:)* Vous connaissez Mme Lopakine ?

VARIA. — Vous n'aurez pas bientôt fini de vous moquer de moi ?... Baron de la bourse plate !

TROFIMOV. — C'est un titre qui ne me déplaît pas. Et je crois bien que je le porterai toute ma vie.

VARIA. — Quelle soirée ! On fait venir les musiciens, et on ne sait même pas comment on les payera !

Elle sort.

TROFIMOV, *à Pistchik.* — Si vous aviez concentré sur un point précis, comme par un levier, toute cette énergie que vous avez éparpillée pour vos emprunts et vos remboursements, je crois que vous auriez pu soulever la terre.

PISTCHIK. — Nietzsche... vous savez, le philosophe... le célèbre Nietzsche... eh bien ! il a écrit tout un livre pour prouver que chacun de nous a le droit de fabriquer de la fausse-monnaie.

TROFIMOV. — Vous avez lu Nietzsche ?

PISTCHIK. — Pas moi, bien sûr. Non, c'est Douchenka, ma fille, qui me l'a dit. Eh bien ! Justement, au point où j'en suis, il ne me reste plus que cette ressource : la fausse monnaie. J'ai trois cent dix roubles à payer après-demain. J'en ai déjà trouvé cent trente. *(Il tâte ses poches avec inquiétude.)* Ça y est ! Je ne les ai plus ! Je les ai encore perdus ! *(Pleurant :)* Où sont mes cent trente roubles ? *(Joyeux :)* Ah ! Les voici... ils avaient glissé dans ma doublure... J'en ai eu des sueurs froides !

Entrent Mme Ranievski et Charlotte. Mme Ranievski fredonne l'air que joue l'orchestre en ce moment.

Mme RANIEVSKI. — Pourquoi mon frère n'est-il pas encore revenu ? Que peut-il encore faire en ville, à cette heure-ci ? *(A Douniacha :)* Douniacha, offrez du thé aux musiciens.

TROFIMOV. — Il est probable que les enchères n'ont pas eu lieu.

Mme RANIEVSKI. — Ces musiciens ! Ils ont bien mal choisi leur jour ! Pour une fois que nous avons une petite fête... Enfin ! On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Elle s'assied et se remet à fredonner.

CHARLOTTE, *présentant un jeu de cartes à Pistchik.* — Voici un jeu de cartes. Pensez-en une. N'hésitons pas.

PISTCHIK. — C'est fait.

CHARLOTTE. — Battez-les. Parfait. Donnez-les moi. Ein, zwei, drei... Et maintenant, cherchez. La carte est dans votre poche.

PISTCHIK, *tirant la carte de sa poche.* — Le huit de pique, c'est exact. *(Etonné :)* Voyez-vous ça !

CHARLOTTE, *présentant le jeu de cartes à Trofimov.* — Dites-moi la carte qui est au-dessus... A votre idée... N'hésitons pas...

TROFIMOV. — C'est... la dame de pique.

CHARLOTTE. — La voici. *(A Pistchik :)* Et la carte qui est en-dessous ? A votre idée...

PISTCHIK. — L'as de cœur.

CHARLOTTE. — Ein, zwei, drei... *(Elle frappe dans sa main, le jeu de cartes a disparu.)* Quel temps fait-il ce soir ?

Une voix mystérieuse, qui semble venir de dessous le plancher, lui répond :

LA VOIX. — Un temps merveilleux, mademoiselle.

CHARLOTTE, *reprenant sa voix naturelle.* — Monsieur, vous seriez pour moi le mari idéal..

LA VOIX, *répondant.* — Ça tombe bien. Justement, Mademoiselle, je suis amoureux de vous.

LE CHEF DE GARE, *applaudissant soudain.* — J'ai compris ! Mademoiselle est ventriloque !

PISTCHIK. — Ça, alors !... *(Et soudain :* Ensorceleuse ! Moi aussi je suis amoureux de vous !

CHARLOTTE. — Amoureux... amoureux... Ce n'est pas tout de parler musique, il faut savoir en jouer.

TROFIMOV, *donnant une bourrade à Pistchik.* — Tu entends, vieux cheval de retour

CHARLOTTE. — Et maintenant, je réclame l'attention de l'aimable société. Vous voyez cette couverture de voyage ? Je la mets en vente. Qui veut l'acheter ? Ein, zwei, drei...

PISTCHIK. — Voyez-vous ça !

Charlotte relève la couverture. Ania, qui était cachée derrière, salue.

Mme RANIEVSKI, *applaudissant.* — Bravo Bravo !

CHARLOTTE. — Je reprends la vente. Ein zwei, drei...

Elle relève la couverture. Cette fois, c'est Varia qui était cachée derrière et qui salue.

PISTCHIK. — Voyez-vous ça !

CHARLOTTE. — Et la vente continue !

Elle jette la couverture sur Pistchik, fait une révérence et s'enfuit.

PISTCHIK, *qui la poursuit et disparaît derrière elle.* — Petite coquine ! Voyez-vous ça Petite coquine !

Mme RANIEVSKI. — Et Lionia qui n'arrive toujours pas ! Que peut-il faire en ville, à cette heure-ci ? Je ne comprends pas. Tout doit être fini depuis longtemps. La propriété doit être vendue, ou bien il n'y a pas eu de vente. C'est l'un ou l'autre. On ne laisse pas les gens dans l'incertitude.

VARIA, *pour la rassurer.* — Tranquillisez-vous. Quelque chose me dit qu'il a réussi à la racheter.

TROFIMOV, *ironique.* — Oui, compte là-dessus.

VARIA. — Votre tante la Comtesse a dû lui envoyer une procuration. Elle ne peut pas faire autrement, voyons ! Ne serait-ce que pour Ania. Oui, je suis sûre que Dieu et la Comtesse sont venus à notre secours cet après-midi.

Mme RANIEVSKI. — Elle a envoyé en tout quinze mille roubles pour racheter la propriété à son nom — oui, elle n'a pas confiance en nous, paraît-il !... Mais cet argent ne suffira même pas à payer les intérêts. *(Elle se couvre le visage de ses mains.)* Aujourd'hui, c'est toute ma vie qui se décide... et je ne sais rien... rien...

TROFIMOV, *taquinant Varia.* — Madame Lopakine...

VARIA, *furieuse.* — Taisez-vous, éternel étudiant ! Quand on a été chassé deux fois

de l'Université, on ne se moque pas des autres.

Mme RANIEVSKI. — Varia, pourquoi te fâches-tu ? Il t'appelle Madame Lopakine, mais, après tout, tu as parfaitement le droit d'épouser Lopakine, si tu en as envie ! C'est un brave homme et qui peut très bien plaire à une femme... Mais bien sûr, si tu n'en veux pas, ne l'épouse pas. Personne ne t'oblige à rien, ma chérie.

VARIA. — Marraine, je l'avoue, c'est un projet qui m'a traversé l'esprit quelquefois... Oui, c'est un brave homme et qui ne me déplairait pas.

Mme RANIEVSKI. — Alors épouse-le ! Qu'est-ce que tu attends ?

VARIA. — Ce n'est tout de même pas à moi de faire la demande ! Voilà deux ans que tout le monde me parle de ce mariage. Il est le seul qui ne m'en parle jamais. Ou il se tait, ou il plaisante. Oh ! Je ne lui en veux pas !... Maintenant qu'il est riche, ses affaires l'occupent de plus en plus, et il a autre chose que moi en tête... Si j'avais un peu d'argent — ne serait-ce que cent roubles — je renoncerais à tout, je m'en irais très loin, j'entrerais au couvent.

TROFIMOV. — Splendeurs divines !

VARIA, *à Trofimov.* — Un étudiant devrait être plus intelligent. *(A mi-voix et avec des larmes :)* Pierre, comme vous avez changé ! Vous qui étiez si charmant, autrefois ! *(A Mme Ranievski, en essuyant ses yeux :)* Marraine, c'est plus fort que moi, je ne peux pas rester sans rien faire. Il faut tout le temps que je m'occupe à quelque chose.

Entre Iacha qui réprime un fou rire.

IACHA, *riant.* — Epikodov...

VARIA. — Quoi ?

IACHA. — ...il a encore cassé une queue de billard.

Il sort.

VARIA. — Qui lui a dit de venir, à celui-là ? Qui lui a permis de jouer au billard ? Décidément, dès qu'on cesse d'avoir l'œil sur tout, dans cette maison...

Elle sort. Il n'y a plus que Mme Ranievski et Pierre.

Mme RANIEVSKI. — Pierre, soyez gentil, ne la taquinez plus ! Elle a bien assez de chagrin comme ça, vous savez.

TROFIMOV. — Elle a tort de se mêler de ce qui ne la regarde pas. De tout l'été elle n'a pas cessé de nous surveiller, Ania et moi, de faire le gendarme entre nous. Dès que nous arrivions à lui fausser compagnie, elle s'imaginait tout de suite que nous parlions d'amour. Comme si ça pouvait la gêner ! Comme si je n'avais pas de préoccupations un peu plus hautes. Nous sommes au-dessus de l'amour.

Mme RANIEVSKI. — Au-dessus de l'amour ? Vous en avez de la chance ! Moi, je serais plutôt au-dessous. *(Inquiète :)* Enfin pourquoi mon frère ne revient-il pas ? Je voudrais tout de même savoir : la propriété est-elle vendue, oui ou non ? Ce malheur me paraît si incroyable que je n'arrive pas à y penser comme à une chose réelle... C'est comme si tout se passait ailleurs... *(Soudain :)* Ou alors je vais me mettre à crier... à faire je ne sais quelle bêtise, pour m'étourdir... Pierre, venez à mon secours, dites-moi quelque chose, n'importe quoi... Dites-moi que ce n'est pas possible ! Que la Cerisaie ne peut pas être vendue, voyons !

TROFIMOV. — Vendue aujourd'hui ou vendue demain, quelle différence ? Il y a longtemps que le sort de la Cerisaie est décidé, pour l'avenir et qu'il n'y a plus à revenir là-dessus. Je vous en prie, retrouvez votre calme. Il ne faut pas se mentir à soi-même. Chacun de nous doit au moins, une fois dans sa vie, ouvrir les yeux et regarder la vérité bien en face.

Mme RANIEVSKI. — Quelle vérité ? Vous savez où elle est, vous, la vérité ? Moi, non. J'ai comme un voile sur les yeux, je n'y vois plus clair... Vous décidez ; vous tranchez, vous jugez sans appel ! Oh ! il est facile d'être intransigeant à votre âge quand on n'a pas vraiment souffert, quand on ne sent pas encore sous chaque mot, sous chaque bruit qu'on entend, un souvenir qui se réveille. Vous regardez droit devant vous et l'avenir vous paraît simple et lumineux. Mais un jour, quand vos yeux seront moins jeunes, vous découvrirez peut-être tout le tragique de la vie. Oui, je le reconnais, vous êtes plus hardi, plus profond, plus pur que nous. Accordez-nous quand même un peu, un tout petit peu de votre pitié. Vous comprenez, c'est ici que je suis née. C'est ici que mes parents ont vécu, et mon grand-père. J'aime cette maison. Je ne peux pas imaginer ma vie sans cette maison. Et s'il faut absolument la vendre, eh bien ! qu'on me vende avec elle ! *(Elle attire Trofimov à elle et l'embrasse sur le front.)* Et puis... c'est ici que mon fils s'est noyé. *(Elle pleure.)* Vous qui êtes bon... ne soyez pas trop sévère pour moi !

TROFIMOV. — Je partage votre peine de tout mon cœur, vous le savez.

Mme RANIEVSKI. — Merci. *(Léger temps.)* Vous auriez pu, tout de même, dire ça autrement... plus gentiment. *(Elle prend son mouchoir. Un télégramme tombe à ses pieds.)* Aujourd'hui, j'ai le cœur gros, vous ne pouvez pas vous en faire une idée ! Et tout ce mouvement, ce bruit ! Ça me fait tressaillir jusqu'au fond de l'âme. Mais je ne peux pas non plus m'enfermer dans ma chambre : le silence me fait peur. Pierre, ne me jugez pas durement ! Je vous aime comme si vous étiez de la famille. Tenez... Ania, je vous la donnerais en mariage bien volontiers, je vous le

jure. Seulement vous devriez tout de même finir vos études, un jour. Vous ne faites rien, vous vous laissez porter par les circonstances, ici aujourd'hui, là demain, c'est si étrange... Dites que ce n'est pas vrai !... Et puis il faudrait aussi s'occuper de cette barbe qui ne pousse toujours pas... A votre âge, on a de la barbe !... *(Elle rit.)* Vous êtes si drôle !

TROFIMOV, *ramassant le télégramme.* — Je ne tiens pas à être beau.

Mme RANIEVSKI. — C'est un télégramme de Paris. J'en reçois tous les jours, maintenant. Un, hier soir ; un, ce matin. Ce méchant homme est retombé malade et, naturellement, il s'est remis à faire des bêtises. Il me demande pardon, il me supplie de revenir. Pauvre garçon ! Ma place est à côté de lui, tout de même !... Pierre, ne me regardez pas avec ces yeux-là, voyons ! Il est tout seul, maintenant. Il faut bien qu'il ait quelqu'un pour s'occuper de lui, pour l'obliger à prendre ses médicaments. Et puis, vous avez raison. Il faut regarder la vérité bien en face. Et la vérité, c'est que cet homme, je l'aime, je l'aime, je l'aime. Eh bien ! puisque c'est comme ça, je n'y peux rien. C'est une pierre que j'ai au cou, et nous coulons tous les deux ensemble. Mais j'aime ma pierre, et je ne peux pas vivre sans elle. *(Elle serre la main de Trofimov.)* Ne me jugez pas, ne me parlez pas, ne dites rien... rien...

TROFIMOV, *ému.* — Pardonnez ma franchise, mais il vous a déjà tellement volée !

Mme RANIEVSKI. — Non, non. Je vous défends de dire ça.

Elle se bouche les oreilles.

TROFIMOV. — Je vous le répète, c'est un vaurien, vous êtes la seule à ne pas le reconnaître, un vaurien, et même un rien du tout.

Mme RANIEVSKI, *contenant la colère qui lui vient.* — Et vous, vous avez beau avoir vingt-six ou vingt-sept ans, vous n'êtes encore qu'un gamin. Votre place serait en classe enfantine.

TROFIMOV. — Admettons.

Mme RANIEVSKI. — A votre âge, on est un homme. On a soi-même déjà aimé, déjà souffert... Soyez indulgent pour ceux qui aiment. *(Se fâchant :)* Non ,non, ne me parlez plus de votre fameuse pureté ! Vous n'êtes qu'un pudibond, un puritain, un puceau.

TROFIMOV, *furieux.* — Quoi ?

Mme RANIEVSKI.— « Au-dessus de l'amour ! » Non, vous n'êtes pas au-dessus de l'amour. Pour parler comme Firss, vous êtes un niquedouille. N'avoir pas de maîtresse, à votre âge !

TROFIMOV, *furieux.* — C'est affreux ! Voyons ! Que dit-elle ? Qu'a-t-elle dit ? *(Il traverse la scène en se prenant la tête entre les mains.)* Oui, c'est affreux ! Et je ne le supporterai pas ! Je ne resterai pas ! *(Il sort, et revient aussitôt.)* Adieu, madame, tout est fini entre nous.

Mme RANIEVSKI, *l'appelant.* — C'était pour rire ! Pierre ! Revenez ! C'était pour rire ! Pierre ! Qu'il est drôle ! *(On entend un bruit de pas dans l'escalier, puis le vacarme d'une chute. Voix d'Ania et Varia qui poussent d'abord des cris, puis éclatent de rire.)* Qu'est-ce qu'il y a ?

Ania entre en courant et en riant.

ANIA. — C'est Pierre qui a roulé du haut de l'escalier.

Elle repart aussi vite.

Mme RANIEVSKI. — Quel drôle de garçon !

Elle sort. Le chef de gare, debout au milieu de la salle, s'apprête à déclamer. On fait cercle pour l'écouter. Mais à peine a-t-il dit les premiers vers que l'orchestre attaque une valse. Et tout le monde se met à danser sans plus faire attention à lui. Trofimov, Ania, Varia et Mme Ranievski entrent au salon.

Mme RANIEVSKI. — Allons, Pierre, mon gentil Pierre... Je vous demande pardon... et maintenant oublions votre fameuse pureté, et faites-moi danser...

Elle danse avec Trofimov. Ania et Varia dansent ensemble. Firss paraît et pose en entrant sa canne près de la porte. Iacha paraît lui aussi, et regarde danser.

IACHA, *à Firss.* — Alors, grand-père ?

FIRSS. — Je ne me sens pas bien... Dans le temps, quand il y avait bal, on voyait s'avancer de beaux équipages, on voyait descendre des généraux, des barons, des amiraux... et maintenant, on envoie chercher l'employé des postes et le chef de gare. Et encore ! Même ceux-là se font tirer l'oreille pour venir. Oui, je me sens devenir vieux. Quand on était malade, feu mon maître, le grand-père faisait prendre à tout le monde de la cire à cacheter. Moi qui te parle, j'en prends tous les jours depuis vingt ans et plus... C'est grâce à la cire à cacheter que je suis encore vivant, mon fils.

IACHA. — Ce que tu peux radoter, grand-père ! *(Il bâille.)* Si tu crevais, un de ces matins, nous, on ne s'en porterait pas plus mal.

FIRSS. — Espèce de niquedouille !

Il marmonne quelque chose de vague. Trofimov et Mme Ranievski reviennent en dansant.

Mme RANIEVSKI. — Merci. Je m'assieds. *(Elle s'assied, et, dans un soupir :)* Fatiguée !

Entre Ania.

ANIA, *émue.* — Il paraît que la Cerisaie est endue.

Mme RANIEVSKI. — Qui a dit ça ?

ANIA. — Un homme du dehors qui vient entrer à la cuisine.

Mme RANIEVSKI. — Vendue à qui ?

ANIA. — Il est reparti sans le dire.

IACHA. — Oui, c'est un vieux qui ne faisait ue passer. *(Haussant les épaules :)* Il radote, ui aussi !

FIRSS. — Et Léonide Andreivitch qui est ncore dehors à cette heure-ci ! Il a mis son etit pardessus de demi-saison. Pourvu qu'il e s'enrhume pas ! Ah ! c'est jeune... c'est eune... ça n'a pas d'expérience...

Mme RANIEVSKI. — Ils me feront mourir ! acha, courez vite, rattrapez-le, tâchez de avoir...

IACHA. — Oh ! Plus la peine maintenant. l y a trop longtemps qu'il est parti.

Il éclate de rire.

Mme RANIEVSKI, *un peu agacée.* — Vous êtes ien gai, Iacha ! Qu'est-ce qui vous amuse ?

IACHA, *qui a du mal à réprimer son fou-rire.* — Epikodov. Chaque fois que je pense à Epiodov, je rigole. Oui, c'est plus fort que moi, e rigole... Non, mais quel imbécile ! Quel diot ! Trente-six malheurs, va !

Mme RANIEVSKI. — Firss, si jamais on endait la Cerisaie, où irais-tu ?

FIRSS. — J'irai où vous m'ordonnerez l'aller.

Mme RANIEVSKI. — Pourquoi fais-tu cette igure-là ? Tu es malade ? Firss, tu devrais ller te coucher.

FIRSS. — Si je vais me coucher, qui fera le ervice ? Qui pensera à tout ? Je suis tout eul, dans cette maison.

IACHA, *à Mme Ranievski.* — Madame, permettez-moi de vous adresser une prière. Si ous retournez à Paris, prenez-moi avec vous. e ne peux pas me sentir, ici... *(Un regard utour de lui, puis, à mi-voix :)* Vous le voyez ous-même, nous sommes dans un pays de auvages... Ce qu'on peut s'ennuyer ! A la uisine, personne n'a de conversation, et je e parle pas de la nourriture ! Et ce Firss ui est tout le temps à vous casser les reilles... Emmenez-moi avec vous, madame, e sera un effet de votre bonté.

Entre Pistchik.

PISTCHIK. — Ravissante madame, accordez-oi une petite valse. *(Mme Ranievski accepte.)* nfin je vous tiens dans mes bras, ensorceuse... et je vous emprunterai cent quatre-ingt roubles. *(Ils dansent.)* Mais si, mais si, vous les emprunterai ! Cent quatre-vingt etits roubles !

IACHA, *chantonnant à mi-voix*

« As-tu lu dans mes yeux le tourment
[de ma vie... »

Dans la salle vient de surgir un personnage étrange, haut de forme gris et pantalon à carreaux. Le nouveau venu sautille, remuant bras et jambes. On entend crier : « Bravo, Charlotte ! »

DOUNIACHA, *qui s'arrête de danser pour se poudrer.* — Mademoiselle veut que je danse. On manque de dames, paraît-il. Mais la danse me donne toujours du vertige et des palpitations. Et l'employé des postes vient de me dire une chose... qui m'a coupé la respiration.

La musique s'arrête.

FIRSS. — Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

DOUNIACHA. — Il paraît que je ressemble à une fleur.

IACHA, *bâillant.* — A une fleur ! Je vous demande un peu.

Il sort.

DOUNIACHA. — Oui, à une fleur. Je suis une jeune fille tellement délicate. Un mot comme ça, et je ne sais plus où j'ai la tête.

FIRSS. — Tu finiras mal, toi.

Entre Epikodov.

EPIKODOV. — Mademoiselle Douniacha, vous me fuyez, ne dites pas le contraire, vous me fuyez, comme si j'étais une araignée ou un rat. *(Il soupire.)* Quelle existence !

DOUNIACHA. — Que me voulez-vous, à la fin ?

EPIKODOV. — Moi ? Je ne discute plus, je m'incline. Oui, vous devez avoir raison. *(Il soupire.)* Enfin, puisqu'il faut toujours juger les causes par les résultats, vous devez reconnaître que vous m'avez plongé dans ce qu'on appelle, pardonnez-moi l'expression, un état d'âme. Voilà pourquoi je me permets de vous rappeler que vous m'aviez promis une valse...

DOUNIACHA, *jouant de l'éventail.* — Plus tard, plus tard. Pour l'instant, ne me dérangez pas. Vous voyez bien que je suis à mes rêveries !

EPIKODOV. — Bon, je n'insiste plus, j'ai l'habitude. A chaque nouveau coup du destin, je réponds par un sourire. Eh bien ! Vous pouvez constater : je souris. Et même, je ris.

VARIA, *qui arrive du fond.* — Epikodov ! Tu n'es pas encore parti ? Alors tu n'entends pas ce qu'on te dit ! Tu es sourd ! *(A Douniacha :)* Va-t'en, Douniacha. *(A Epikodov :)* Tantôt tu prends le billard pour toi tout seul et tu casses tout. Tantôt tu te pavanes dans le salon comme un invité !

EPIKODOV. — Bien que je sois — passez-moi l'expression — comptable, je n'ai pas de comptes à vous rendre, à vous.

VARIA. — Je ne te demande pas de me rendre des comptes, mais de m'écouter. Depuis un an que tu es ici, tu n'as encore rien fait

que te promener à pas lents en essayant tout le temps des bottes neuves. On a engagé un comptable dans cette maison, et on n'a jamais su pourquoi.

EPIKODOV, *blessé.* — Je vais, je viens, je fais ce qu'il me plaît, et je n'obéis qu'à des instances supérieures. Tenez-le vous pour dit une fois pour toutes.

VARIA. — Alors d'après toi, je n'ai qu'à me taire, je n'existe pas ! Eh bien, tu vas voir ! Fiche-moi le camp d'ici, et plus vite que ça.

EPIKODOV, *craintif.* — Mademoiselle, je vous prie d'employer avec moi un langage plus distingué.

VARIA, *hors d'elle.* — Et moi je t'ai dit de ficher le camp tout de suite. *(Il va jusqu'à la porte, elle le suit.)* Et de ne plus remettre jamais les pieds dans cette maison. Qu'on ne revoie plus jamais ta figure ! Tu as compris ? Trente-six malheurs, va !

Epikodov sort.

VOIX D'EPIKODOV. — Je vous préviens que je vais me plaindre à qui de droit.

VARIA. — Ah ! Tu t'obstines ! *(Elle prend la canne que Firss a posée à côté de la porte.)* Eh bien ! Essaye un peu de repasser cette porte ! Allons, essaye un peu, pour voir !

Elle lève la canne. Ce n'est pas Epikodov qui rentre, mais Lopakine.

LOPAKINE. — Charmant accueil !

VARIA, *mi-fâchée, mi-riant.* — Excusez-moi.

LOPAKINE. — De rien. J'ai l'habitude... *(Souriant :)* Quand j'étais petit...

VARIA. — Je n'ai pas tapé trop fort ?

LOPAKINE. — Non, juste assez pour me faire une bosse. Il faut bien que j'emporte un souvenir de vous, tout de même !

DES VOIX, *dans la salle.* — Lopakine est arrivé !... Mais oui ! Mais non !

PISTCHIK, *accourant.* — Mais oui, c'est bien lui ! Je l'entends, je le vois, je le touche, *(Il lui donne l'accolade.)* comme Saint-Thomas. Tu pues le cognac, mon vieux. Mais tu n'es pas le seul : nous aussi, nous faisons la fête, ici.

Entre Mme Ranievski.

Mme RANIEVSKI. — C'est vous ? Pourquoi rentrez-vous si tard ? Où est mon frère ?

LOPAKINE. — Il est avec moi, il vient.

Mme RANIEVSKI, *qui s'énerve.* — Alors, cette vente ?... Elle a eu lieu ?... Mais parlez donc, voyons !

Lopakine un peu gêné cherche à réprimer sa joie.

LOPAKINE. — La vente n'a pas duré longtemps... A quatre heures tout était fini... Mais nous avons raté le train. Il a fallu attendre jusqu'à neuf heures et demie. *(Gros soupir.)* Ouf ! J'ai la tête qui tourne...

Entre Gaiev. D'une main il porte d paquets, de l'autre il s'essuie les yeux

Mme RANIEVSKI. — Alors, Lionia ? Alor quoi ? *(S'énervant de plus en plus :)* Ma explique, raconte ! Vous revenez ensemble personne ne dit rien. *(Pleurant presque :)* n'est pas juste... Tu vois bien que je n'en peu plus.

D'abord Gaiev ne répond pas. Il contente d'esquisser un geste évas Puis :

GAIEV, *très ému, à Firss.* — Tiens, prend Il y a des anchois, des petits harengs... n'ai rien pu avaler depuis ce matin ! J' tellement souffert ! L'émotion... Quel journée !

VOIX DE IACHA, *qui arrive de la salle billard.* — Sept à dix-huit.

On entend rouler les billes.

GAIEV, *il ne pleure plus et son visage changé d'expression.* — Je me sens extr mement fatigué. Firss, viens m'aider à chang de vêtements.

Il traverse la salle et disparaît, suivi Firss.

PISTCHIK. — Et alors ? Raconte-nous, mai tenant.

Mme RANIEVSKI. — La Cerisaie est vendu oui ou non ?

LOPAKINE. — Elle l'est.

Mme RANIEVSKI. — Vendue à qui ?

LOPAKINE. — A moi. L'acheteur, c'est m

Un silence. Mme Ranievski est com anéantie. Pour ne pas tomber, e s'appuie à une table et à un fauteu Varia détache de sa ceinture s trousseau de clés, le jette au milieu salon et s'en va.

LOPAKINE. — Oui, l'acheteur, c'est m Excusez-moi, je vous en prie... tout s'e brouille dans ma tête... je ne trouve plus n mots. *(Il rit.)* Voilà. Nous entrons dans salle des ventes. Deriganov est déjà là, insta sûr de lui. Votre frère n'avait que quinze mi roubles, et Deriganov attaque les enchè avec trente mille, toutes dettes payées. partie est perdue pour vous. Alors, tant p j'entre dans la danse pour mon comp Quarante mille. Deriganov, quarante-ci Moi, cinquante-cinq. Il enchérissait par ci moi par dix. Je pousse jusqu'à quatre-vin dix. Une fois, deux fois, trois fois... Cerisaie est à moi. *(Il rit.)* A moi ! A mo Allez ! Dites-moi que je suis saoul, que je s fou. Secouez-moi ! Réveillez-moi ! *(Il tape pied.)* Mais je vous interdis de vous moq de moi ! Ah ! Si mon père et mon grand-p pouvaient sortir de leurs tombes et voir

nioche qui ne savait même pas lire, et qu'on fouettait, et qui s'en allait pieds nus dans la neige, s'ils le voyaient levant la main... « Quatre-vingt-dix mille ! »... et la Cerisaie est à lui... ils ne comprendraient pas ! J'ai acheté le plus beau domaine qu'il y a au monde, la terre sur laquelle mon père et mon grand-père ont été serfs, la maison où on ne me laissait même pas entrer à la cuisine... Non, ce n'est pas possible. Réveillez-moi, je vous dis ! *(Il ramasse les clefs et leur sourit tendrement.)* Elle a jeté les clefs pour bien montrer qu'elle n'est plus la maîtresse ici. *(Il les fait tinter.)* Bon. Comme elle voudra... *(On entend les musiciens qui accordent leurs instruments :)* Hé ! les musiciens, jouez ! C'est ma fête aujourd'hui. Je veux vous entendre ! Et vous tous, je vous invite. Vous constaterez que Lopakine sait tenir une hache et vous verrez tomber les arbres. Nous bâtirons des maisons et nos petits-fils et les enfants de nos petits-fils vivront ici une vie nouvelle. Allons ! Musique, j'ai dit ! *(L'orchestre joue. Mme Ranievski s'est laissé tomber sur une chaise. Elle pleure amèrement. Lopakine, à Mme Ranievski, avec reproche :)* Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ? Ma pauvre amie, ma douce amie, il est trop tard maintenant ! *(Des larmes aux yeux.)* Ah ! Si la soirée d'aujourd'hui pouvait déjà être loin derrière nous !... si toute cette vie que nous menons, si incohérente et si triste, pouvait n'être plus qu'un souvenir...

PISTCHIK, *il prend Lopakine par le bras et l'entraîne.* — Il vaut mieux la laisser seule. Passons dans la salle. Allons, viens.

LOPAKINE, *avant de sortir.* — Alors quoi ? Vous n'avez pas entendu ? Musique ! Et je veux que ça fasse du bruit ! A faire éclater les vitres ! Quand je dis quelque chose, je veux qu'on m'obéisse. C'est le nouveau propriétaire de la Cerisaie qui parle. *(Il se cogne à une petite table et manque de faire tomber un candélabre.)* Ça ne fait rien, je paierai tout.

Il sort avec Pistchik. Il n'y a plus personne que Mme Ranievski. Blottie au fond d'un grand fauteuil, elle pleure. L'orchestre joue en sourdine. Ania et Trofimov entrent. Ania s'approche de sa mère et se met à genoux devant elle. Trofimov reste debout.

ANIA. — Maman... Maman... tu pleures ?... Ma petite maman... ma jolie petite maman... mon ange adoré... je t'aime... Oui, c'est vrai, ils l'ont vendue ! Il n'y a plus de Cerisaie ! Mais ne pleure pas, maman, il te reste encore toute une vie à vivre, il te reste ton âme, chaude et pure, ton âme d'oiseau... Viens avec moi, maman, allons-nous en d'ici... Nous planterons une autre cerisaie, plus belle que celle-ci, tu verras. Et une joie calme, une joie profonde descendra enfin sur nous tous comme la lumière du soir... Et tu souriras... tu souriras... Allons ! viens, ma chérie... viens...

RIDEAU

ACTE IV

Le décor du 1er acte. Mais les murs sont nus et les fenêtres sans rideaux. Les quelques meubles qui restent so empilés dans un coin, comme pour être vendus. Impression de vide. A terre, près de la porte d'entrée, des malles, d valises, des paquets.

A gauche, par la porte ouverte, on entend les voix de Varia et d'Ania. Debout au milieu de la chambre, Lopakine semble attendre quelqu'un. Iacha tient un plateau sur lequel il y a des flûtes à champagne. Dans l'antichambre, Epikodov ficelle une malle. Du fond, vient un murmure confus. On entend la voix de Gaiev : « Merci, mes amis, merci. »

IACHA. — C'est les paysans qui sont venus faire leurs adieux. Si vous voulez mon idée, monsieur Lopakine, je ne suis pas contre les paysans, mais je les trouve bêtes.

La rumeur s'éloigne. On voit Mme Ranievski et Gaiev traverser l'antichambre. Mme Ranievski ne pleure pas, mais elle est pâle, et elle a comme un tremblement dans la figure. Elle a du mal à parler.

GAIEV. — Tu leur as donné ta bourse, comme dans l'ancien temps. Nous ne pouvons plus, Liouba, nous ne pouvons plus !

Mme RANIEVSKI. — Je n'ai pas pu faire autrement. C'était plus fort que moi.

Tous deux disparaissent.

LOPAKINE, *leur parlant par la porte ouverte.* — Je vous en prie... je vous le demande... faites-moi l'honneur de boire un petit verre de champagne avec moi avant le départ. Je vous assure, j'y tiendrai beaucoup... J'ai oublié d'en rapporter de la ville et, au buffet de la gare, il n'en restait qu'une seule bouteille... *(Un silence.)* Alors ?... Vraiment ?... vous ne voulez pas ? *(Il revient.)* Si j'avais su, je ne l'aurais pas achetée. Puisque c'est comme ça, je n'en boirai pas, moi non plus. *(A Iacha :)* Bois-en, toi, au moins !

IACHA, *levant son verre.* — A la santé de ceux qui partent. Et à votre bonne installation ici. *(Il boit.)* C'est pas du champagne, c'est de la bibine. Ils vous ont eu, au buffet de la gare.

LOPAKINE. — Huit roubles. *(Un temps.)* Il fait un froid de loup, dans cette maison.

IACHA. — On a laissé éteindre les poêles. Forcément... on s'en va !

Soudain, il rit.

LOPAKINE. — Qu'est-ce qui te prend ?

IACHA. — Je suis content. Content de m'en aller.

LOPAKINE. — Nous sommes déjà en octobre et il y a du soleil comme en été. C'est un beau temps pour bâtir. *(Il regarde sa montre et dit, par la porte :)* Mes amis, n'oubliez pas que le train part dans quarante-sept minutes et qu'il faut donc avoir quitté cette maison dans vingt minutes. Dépêchons-nous un peu.

Trofimov entre, déjà en pardessus.

TROFIMOV. — Je crois que c'est l'heure. Les chevaux sont attelés. Où diable ai-je pu fourrer mes caoutchoucs ! J'ai dû les perdre *(Par la porte :)* Ania, je ne retrouve pas mes caoutchoucs.

LOPAKINE. — Je prends le même train que vous. Je descends à Karkoff. J'y passerai même tout l'hiver. J'ai du travail qui m'attend. Ici j'ai trop flâné, trop bavardé avec vous tous, je me suis éreinté à ne rien faire. Je ne puis même plus me servir de mes mains. Elles sont là qui pendent bêtement au bout de mes bras, comme si c'était les mains d'un autre.

TROFIMOV. — Nous partons. Et vous allez pouvoir vous remettre au travail... *(Avec une pointe d'ironie :)* à ce travail si dévorant et si utile.

LOPAKINE. — Bois un peu de champagne.

TROFIMOV. — Non, pas envie.

LOPAKINE. — Alors, toi, tu retournes à l'Université ?

TROFIMOV. — Oui, je les accompagne jusqu'à la ville, et là on se quitte. Je change de train. Direction Moscou.

LOPAKINE. — Les professeurs doivent se demander ce que tu deviens. Je parie qu'ils ont interrompu leurs cours : ils attendent ton arrivée.

TROFIMOV. — Ce n'est pas le moment de plaisanter.

LOPAKINE. — Ça fait combien d'années que tu es étudiant ?

TROFIMOV. — Je te dis que ce n'est pas le moment de plaisanter ! *(Il continue tout en cherchant ses caoutchoucs :)* Lopakine, il est bien probable qu'on se quitte pour ne plus se revoir. Permets-moi, en partant, de te donner un conseil : perds l'habitude de gesticuler dans le vide quand tu ne te surveilles pas. Et dis-toi ceci : tes grands projets, ces pavillons, ces locataires d'aujourd'hui qui deviendront les propriétaires de demain, tout ça, vois-tu, c'est encore une espèce de gesticulation dans le vide... Mais ça ne fait rien, je t'aime bien, Lopakine. Tu remues un peu trop les bras, mais tu as des mains d'artiste — tu crois parler chiffres, et toi aussi, au fond, tu rêves, à ta façon...

LOPAKINE, *lui serrant affectueusement la main.* — Adieu. Je te remercie de tout ce que tu m'as dit : le bon et le mauvais. Si tu as besoin d'argent pour ton voyage, je suis là.

TROFIMOV. — Pas besoin d'argent. Qu'est-ce que j'en ferais ?

LOPAKINE. — Mais Ania et toi, vous n'avez pas un sou, ni l'un, ni l'autre..

TROFIMOV. — On s'arrangera, je te remercie. J'ai touché l'argent de ma traduction. Il est même là, dans ma poche. *(Inquiet :)* Mais je ne trouve toujours pas mes caoutchoucs.

A ce moment, Varia paraît sur le seuil de la porte.

VARIA. — Tenez ! Emportez-les, vos horreurs !

Et elle lance, sans entrer dans la chambre, une paire de caoutchoucs.

TROFIMOV. — Ne vous fâchez pas ! D'ailleurs ces... horreurs ne sont même pas les miennes.

LOPAKINE. — Au printemps j'ai fait semer un millier d'hectares, en pavots. L'opération m'a rapporté quarante mille roubles de bénéfices nets. Et quand tous mes pavots étaient en fleurs, ça valait le coup d'œil, je t'assure. Alors, tu vois, si je t'offre de l'argent, c'est que je peux. Pourquoi fais-tu le grand seigneur avec moi. Je suis un moujik, et je t'offre ça de bon cœur.

TROFIMOV. — Ton père était moujik, le mien, pharmacien, tout ça ne compte pas pour nous. *(Lopakine a le portefeuille en main.)* Mais non, mais non, laisse donc ! Tu m'offrirais deux cent mille roubles, que je ne les prendrais pas. Je suis un homme libre, et toutes ces choses derrière lesquelles vous courez tous, les pauvres comme les riches, n'ont pas plus d'importance dans ma vie qu'une plume qui vole. Je peux me passer de vous, je peux vous dépasser, je me sens plus fort, plus fier. L'humanité marche vers la plus haute vérité, vers le plus haut bonheur possibles. Et je suis au premier rang.

LOPAKINE. — Arriveras-tu au but ?

TROFIMOV. — J'y arriverai. *(Un temps.)* Et même si je n'y arrive pas, j'aurai au moins montré aux autres la route à suivre.

On entend au loin le battement d'une hache sur un arbre.

LOPAKINE. — Mon cher, il est l'heure. On reste là, à discuter les uns devant les autres, le nez en l'air, et pendant ce temps-là, la vie passe. Quand je travaille dur et longtemps, je me sens plus gai, plus léger... j'ai l'impression d'avoir enfin une raison de vivre. Et il y a tant de gens qui vivent on se demande pourquoi. Enfin ! C'est leur affaire, moi, ils ne me gênent pas. On m'a dit que Gaiev a fini par accepter la place qu'on lui offrait à la banque. Six mille roubles par an. Oui, mais avec lui, est-ce que ça va durer ? Il est si paresseux.

Ania paraît sur le seuil de la porte.

ANIA. — Maman vous fait demander qu'on n'abatte aucun arbre tant qu'elle sera encore dans cette maison.

TROFIMOV. — Et on a besoin de vous demander ça ? Vraiment, si vous aviez eu le moindre tact...

Il sort.

LOPAKINE. — Bon, j'y vais, j'y vais... Je leur avais pourtant dit de faire attention...

Il sort derrière Trofimov.

ANIA. — Et Firss, est-ce qu'on l'a emmené à l'hospice ?

IACHA. — Ce matin j'ai dit qu'on l'emmène. On a dû le faire.

ANIA, *à Epikodov qui traverse la chambre.* — Epikodov, je vous en prie, tâchez de savoir si Firss a été emmené à l'hospice.

IACHA. — Je l'ai dit ce matin, à Igor. Pourquoi poser cinquante fois la même question ?

EPIKODOV. — Je crois que Firss ne vaut même plus la réparation. Et qu'il est temps pour lui de plier bagage pour l'autre monde. Et même, à parler franchement, je ne peux que l'envier. *(Il pose une valise sur un carton à chapeau qui s'écrase.)* Naturellement.

Il sort.

IACHA. — Trente-six malheurs, va !

VARIA, *par la porte.* — A-t-on emmenè Firss à l'hospice ?

ANIA. — Oui. C'est fait.

VARIA. — Alors, pourquoi n'a-t-on pas pris la lettre pour le docteur ?

ANIA. — On a dû l'oublier. Il faut les rattraper.

Elle sort.

VARIA. — Et Iacha, où est-il ? Dis-lui que sa mère est arrivée pour lui faire ses adieux. Elle est à la cuisine.

IACHA. — Non ! Mais tout de même ! Vous avouerez qu'il y a de quoi perdre patience !

Douniacha est entrée depuis un instant. Elle s'occupe des bagages. Maintenant que Iacha est seul, elle s'approche de lui.

DOUNIACHA. — Iacha... Vous pourriez m'accorder un petit regard... Vous partez, vous m'abandonnez.

Elle lui passe les bras au cou en pleurant.

IACHA. — C'est pas une raison pour pleurer ! *(Il lape un verre de champagne.)* Moi, dans six jours, je serai à Paris. Demain on monte dans le rapide, et adieu ! On disparaît. Comme si on n'était jamais venu. C'est incroyable ! Et vive la France ! Non, ce pays-ci n'est pas fait pour moi, je vous le laisse. D'abord je n'aime pas les sauvages. *(Il lape encore du champagne.)* Allons ! Séchez vos larmes. Vous n'aurez qu'à bien vous conduire à l'avenir, et vous n'aurez plus l'occasion de pleurer.

DOUNIACHA, *se poudrant et se regardant dans une petite glace.* — Vous m'écrirez de Paris, au moins ? Vous savez, je vous ai aimé, Iacha... Je vous ai tellement, tellement aimé ! Je suis une créature si tendre, Iacha, si sensible, si délicate...

IACHA. — On vient.

Tout en fredonnant, il va s'occuper des bagages. Entrent Mme Ranievski, Gaiev et Charlotte.

GAIEV. — Il faudrait partir... Il est peut-ê l'heure.

Il aperçoit Iacha, et le regarde en fronç les sourcils.

Mme RANIESKI. — Nous avons encore minutes. *(Elle parcourt la chambre regard.)* Adieu, brave maison, adieu gra mère... Il ne te reste plus qu'un hiver à vi et, quand viendra le printemps, tu ne se plus là, on t'aura démolie... Ces murs... murs... que de choses ils ont vues ! *(A Ania* Si tu savais ! *(Elle l'embrasse.)* Ma chér tu rayonnes, tu as les yeux tout brillan jamais tu n'as été plus heureuse... Avoue-l mais avoue-le...

ANIA. — Oui, très heureuse, maman... C une vie nouvelle qui commence.

GAIEV. — C'est vrai, tout va bien. Tant cette menace de vente pesait sur nous, n nous agitions, nous étions malheureux. maintenant que c'est fait, qu'il n'y a plus revenir là-dessus, nous sommes tous calm et même presque gais. Me voilà lancé da les banques... la haute finance... La rouge milieu... Et toi, laisse-moi te regarder... m oui, tu as meilleure mine, ma parole...

Mme RANIEVSKI. — Oui, c'est vrai, mes ne vont mieux... *(On lui apporte son manté et son chapeau.)* Et même je dors bien. Iac prends mes valises, l'heure approche. *Ania :)* Mon enfant, nous nous reverr bientôt. Je vais à Paris, avec l'argent notre tante la Comtesse nous a envoyé p racheter la Cerisaie — vive notre tante Comtesse ! — mais cet argent-là ne fera très long feu, j'en ai peur.

ANIA. — Oh ! maman, tu reviendras vit vite... n'est-ce pas ? Pendant ton absence, tâcherai de passer un examen, et à ton reto tu verras, je pourrai travailler, pour t'aid Nous ferons des lectures ensemble, tu ve bien, maman ? *(Elle lui embrasse les main* Pendant les soirées d'automne nous lir des livres... beaucoup de livres... Un mon nouveau et merveilleux s'ouvrira dev nous... *(Inquiète :)* Maman, tu reviendras

Mme RANIEVSKI. — Oui, mon amour, reviendrai.

Elle l'embrasse. Lopakine entre. Ch lotte chantonne.

GAIEV. — Heureuse Charlotte, elle a le co à chanter.

Charlotte prend un paquet. Ce paque vaguement la forme d'un enfant emm loté.

CHARLOTTE. — Fais dodo, mon enf chéri... fais dodo, mon petit bébé... *(Elle im les pleurs d'un enfant.)* Allons, tais-toi, m mignon, tais-toi, mon trésor... *(Nouvec pleurs.)* Oui, oui... on a du chagrin, n'est

s ? *(Elle jette le paquet sur le tas où elle pris.)* Vous partez, c'est très joli, mais il drait tout de même me trouver du travail. n'ai pas les moyens de vivre sans rien ire, moi.

LOPAKINE. — Nous vous trouverons quelque ose, Charlotte Ivanovna.

GAIEV. — Tout le monde nous quitte. Varia va. Décidément, personne ne veut plus nous.

CHARLOTTE. — J'ai cherché à me placer en ue. Rien à faire. Il faut bien que je cherche leurs. *(Elle fredonne.)* Mais qu'importe, res tout...

Entre Pistchik.

LOPAKINE. — Tiens ! Voici le cheval de eligeia.

PISTCHIK, *haletant.* — Laissez-moi souffler... n'en peux plus... Mes amis, mes admirables ois... donnez-moi un verre d'eau.

GAIEV. — Il vient encore nous soulager de uelques roubles. Trop honoré ! Je ne veux us assister à l'opération. Je préfère m'en ler.

Il sort.

PISTCHIK. — Belle madame, il y a longtemps ue je n'étais pas venu me jeter à vos pieds. *A Lopakine :)* Tiens ! Tu es là ? Je suis ntent de te rencontrer, homme supérieur. uvre tes yeux, regarde et prends. *(Il lui end de l'argent.)* Quatre cents roubles... Je en dois encore huit cent quarante.

LOPAKINE, *incrédule.* — Allons ! allons ! *Regardant l'argent :)* Mais c'est que c'est ai ! Où as-tu pris cet argent-là ?

PISTCHIK. — Attends... j'ai chaud... Mon her, je nage dans l'extraordinaire. Des nglais sont venus chez moi l'autre jour, Ils nt trouvé dans mes terres je ne sais quelle rgile blanche. *(A Mme Ranievski :)* Et vous, a charmante, ma ravissante, prenez déjà es quatre cents roubles. *(Il les lui donne.)* e reste viendra plus tard. *(Il boit de l'eau.)* out à l'heure, dans le train, un jeune homme ccontait qu'un grand philosophe, vous savez ien, le célèbre... comment déjà ?... conseille ux gens de sauter du toit. « Saute ! dit-il, aute ! Tout le problème est là. » *(Etonné :)* n philosophe ! Voyez-vous ça !... *(Demandant :)* De l'eau.

LOPAKINE. — Qu'est-ce que c'est que ces nglais ?

PISTCHIK. — Je leur ai cédé toute l'argile e ma propriété pendant vingt-quatre ans. Et aintenant, excusez-moi, je n'ai pas le temps, faut que je coure chez Znoïkov... et de là hez Kardamov... et de là... mes enfants, je ois de l'argent à tout le monde. *(Il boit.)* ortez-vous bien, je reviendrai jeudi.

Mme RANIEVSKI. — Nous prenons le train. ous passons la nuit en ville. Et demain je pars pour l'étranger.

PISTCHIK. — Quoi ? *(Inquiet :)* Et pour quelle raison passez-vous la nuit en ville ?... Ah !... Aussi, je me disais : ces meubles, ces malles... oui, c'est vrai... et je n'y pensais plus... Enfin, ça ne fait rien *(Il a soudain des larmes aux yeux.)* ...ça ne fait rien... Quelle intelligence supérieure tout de même, ces Anglais... Ça ne fait rien... Soyez heureux quand même... et que Dieu vous aide... Ça ne fait rien... tout a une fin en ce monde... n'est-ce pas... *(Il baise la main de Mme Ranievski.)* Si jamais la nouvelle de ma mort parvenait jusqu'à vos oreilles, vous vous direz : « C'est vrai, il y a eu sur la terre un certain Pistchik, qui était ceci... qui était cela... » Et si vous n'arrivez plus à vous rappeler ma figure, vous n'aurez qu'à vous dire encore : « Mais bien sûr ! C'est celui qui ressemblait à un cheval. Dieu ait son âme ! » Quel temps merveilleux pour la saison ! *(Il sort très ému, mais revient aussitôt.)* Dachenka, ma fille, vous fait ses salutations.

Il sort.

Mme RANIEVSKI. — Maintenant on peut partir. Mais j'ai encore deux choses qui m'inquiètent. D'abord Firss, qui est malade. *(Elle regarde l'heure.)* Il nous reste encore cinq minutes.

ANIA. — Maman, ne t'inquiète pas, Firss a été emmené à l'hospice. Iacha s'en est occupé ce matin.

Mme RANIEVSKI. — Et puis Varia. Elle est habituée à se lever de bonne heure et à travailler toute la journée. Et maintenant qu'elle n'aura plus rien à faire, elle va se trouver comme un poisson qu'on a retiré de l'eau. Elle a déjà maigri, elle est toute pâle, elle pleure tout le temps... la pauvre ! *(Un temps.)* Iermolai Alexeievitch, j'avais rêvé de vous voir mariés un jour, tous les deux... et même il me semblait que, de votre côté, c'était déjà presque décidé... *(Elle dit quelque chose à l'oreille de Ania. Ania fait un signe à Charlotte. Et toutes deux disparaissent.)* Elle vous aime, j'ai l'impression qu'elle est faite pour vous, et je ne comprends pas pourquoi vous avez toujours l'air de vouloir vous éloigner l'un de l'autre. Non, je ne comprends pas.

LOPAKINE. — A vrai dire, moi non plus je ne comprends pas. Comme tout ça est étrange ! Si nous avons encore le temps, pour ma part, je suis prêt. Oui, réglons ça tout de suite et qu'on n'en parle plus. Je sens bien que, dès que vous ne serez plus là, je n'arriverai pas à faire ma demande.

Mme RANIEVSKI. — Quel bonheur ! Ça va être l'affaire d'une minute. Je l'appelle tout de suite. *(Appelant :)* Varia !

LOPAKINE. — Et il y a justement du champagne, ça tombe bien. *(Il regarde le plateau.)* Tiens ! Les verres sont vides. Quelqu'un a tout bu. Il y en a qui ne se gênent pas ici !

Mme RANIEVSKI. — Parfait. On va vous laisser seul. Iacha, allez... *(Allant vers la porte :)* Varia, laisse tout et viens ici... viens vite.

Elle sort.

LOPAKINE, *seul, regardant sa montre.* — Oui...

Un silence. Derrière la porte, on entend un rire vite réprimé, puis des chuchotements. Enfin, Varia entre, et va jusqu'au tas de bagages, comme pour y chercher quelque chose.

VARIA. — C'est curieux, je ne la trouve pas.

LOPAKINE. — Qu'est-ce que vous cherchez ?

VARIA. — Pourtant je l'ai rangée moi-même il y a un instant, mais je ne sais plus où.

Un silence.

LOPAKINE. — Et vous, que comptez-vous faire maintenant ?

VARIA. — Moi ? J'irai chez les Ragouline. J'ai accepté de diriger leur intérieur... Gouvernante, quoi.

LOPAKINE. — A Iachnievo ? C'est encore assez loin d'ici... Pas trop... *(Un silence.)* Ainsi votre vie dans cette maison s'achève aujourd'hui.

VARIA, *fouillant à nouveau dans le tas de bagages.* — Où peut-elle être ? *(Soudain :)* A moins que je ne l'aie rangée dans la malle !.. Oui, ma vie dans cette maison s'achève aujourd'hui... et pour toujours.

LOPAKINE. — Et moi, je pars pour Karkoff tout de suite... oui, par le même train... Les affaires, toujours les affaires... Je laisserai Epikodov pour garder la maison. Je viens de l'engager.

VARIA. — Pourquoi pas ?

LOPAKINE. — L'année dernière, à la même époque, rappelez-vous, il neigeait déjà. Et maintenant nous avons du soleil, et pas de vent. Seulement, il fait froid. Trois degrés en dessous.

VARIA. — Je n'ai pas regardé le thermomètre... *(Un temps.)* D'ailleurs il est cassé, notre thermomètre.

Un silence, puis :

UNE VOIX AU DEHORS. — Ermolai Alexeievitch !

LOPAKINE, *comme s'il n'attendait que cet appel.* — J'arrive !

Il sort rapidement. Varia, assise par terre, la tête sur un paquet, sanglote sans bruit. La porte s'ouvre et Mme Ranievski entre avec précaution.

Mme RANIEVSKI. — Alors ? *(Un temps.)* Cette fois, c'est l'heure.

VARIA, *qui ne pleure plus et qui s'essuie les yeux.* — Oui, petite maman, c'est l'heure. Je pourrai coucher ce soir chez les Ragouline, si je ne rate pas mon train.

Mme RANIEVSKI, *par la porte.* — Ania, mets ton manteau.

Entre Ania, suivie de Gaiev et de Charlotte. Gaiev a mis un gros pardessus à capuchon. Puis viennent les domestiques, les cochers. Epikodov s'affaire autour des bagages.

Mme RANIEVSKI. — Maintenant, je crois qu'on peut y aller.

ANIA, *gaiement.* — En route ! En route !

GAIEV. — Mes amis, mes chers amis, au moment de quitter cette maison, ai-je le droit de me taire, puis-je imposer silence à tous les sentiments que je sens frémir dans mon cœur...

ANIA. — Mon oncle !

VARIA. — Mon petit oncle, il ne faut pas...

GAIEV. — Je carambole au milieu... Bon, je me tais.

Entre Trofimov, puis Lopakine.

TROFIMOV. — Allons ! mes amis, on part ! on part !

LOPAKINE. — Epikodov ! mon pardessus !

Mme RANIEVSKI. — Encore une minute ! Oh ! c'est comme si je n'avais vu ces murs... ni ces plafonds... ni rien... Tiens ! Je n'avais même pas remarqué... *(Elle n'achève pas.)* Je regarde cette maison comme pour la première fois... Oh ! je la dévore des yeux... je voudrais l'emporter... je l'aime... je l'aime...

GAIEV. — Je me rappelle, quand j'avais cinq ans, le matin de la Pentecôte, j'étais assis sur le rebord de cette fenêtre, et je regardais mon père s'en aller à l'église...

Mme RANIEVSKI. — Tous les bagages sont partis ?

LOPAKINE. — Oui, je crois. *(A Epikodov qui lui apporte son pardessus :)* Garde bien la maison. Je compte sur toi.

EPIKODOV, *d'une voix enrouée.* — Vous pouvez, Ermolai Alexeievitch, vous pouvez.

LOPAKINE. — Tu as une drôle de voix !

EPIKODOV. — Je viens de boire de l'eau. J'ai sûrement avalé quelque chose...

IACHA, *méprisant.* — Paysan !

Mme RANIEVSKI. — Quand nous serons partis, il ne restera plus une âme dans cette maison.

LOPAKINE. — Jusqu'au printemps.

Varia a retiré trop brusquement le parapluie de son fourreau, et elle se trouve soudain la main levée, et l'air menaçant. Lopakine fait mine d'avoir peur et de se protéger la tête.

VARIA. — Voyons ! voyons ! Je ne pense tout de même pas à...

Elle n'achève pas.

TROFIMOV. — Allons, mes amis, en voiture ! C'est l'heure, c'est plus que l'heure, le train va entrer en gare.

VARIA. — Pierre, les voici, vos caoutchoucs, ils étaient à côté de la malle... *(Triste.)* Comme ils sont sales... et usés...

TROFIMOV, *mettant ses caoutchoucs.* — lons ! En route !

GAIEV, *très ému et pour ne pas pleurer.* — e train... la gare... Je croise au milieu, je ouble dans l'angle droit, je rattrape à uche...

Mme RANIEVSKI. — Partons.

LOPAKINE. — Tout le monde y est ? Il ne este plus personne ? *(Il ferme la porte de uche.)* Tout le linge est rangé là. Je ferme clef. Partons.

ANIA. — Adieu, la maison, adieu la vie ncienne.

TROFIMOV. — Bonjour, la vie nouvelle.

Il sort avec Ania. Varia parcourt la chambre du regard, et sort sans hâte. Puis Iacha et Charlotte, celle-ci tenant son chien en laisse.

LOPAKINE. — Et voilà pour jusqu'au prin- mps. Sortez tous, je vous en prie, et au voir.

Il sort. Mme Ranievski et Gaiev restent seuls. Comme s'ils n'attendaient que le départ de Lopakine, ils se jettent au cou l'un de l'autre et pleurent le plus doucement possible afin de n'être pas entendus.

GAIEV, *qui est au désespoir.* — Ma sœur... ia Liouba...

Mme RANIEVSKI. — O ma Cerisaie, ma douce, ia belle Cerisaie ! Ma vie, ma jeunesse, mon onheur... adieu... adieu...

VOIX D'ANIA, *qui appelle gaiement.* — laman !

VOIX DE TROFIMOV. — Hé ! Ho !

Mme RANIEVSKI. — Un dernier regard sur out ça... Ma pauvre maman aimait tant aller et venir dans cette chambre... la chambre des enfants...

GAIEV. — Ma Liouba... ma petite sœur...

VOIX D'ANIA. — Maman !

VOIX DE TROFIMOV. — Hé ! Ho !

Mme RANIEVSKI. — Nous venons !

Ils sortent. La scène est vide. On entend fermer du dehors la dernière porte, puis les voitures partir. Le silence revient. Puis le bruit sourd et régulier d'une hache abattant un arbre. Des pas. Par la porte de droite, entre Firss. Veston et gilet blanc. Mais aux pieds, des pantoufles. Il est malade. Il va jusqu'à la porte de gauche et essaye en vain de l'ouvrir.

FIRSS. — Fermée. Partis. *(Il s'assied sur le canapé :)* Ils m'ont oublié... ça ne fait rien... je vais attendre ici... Et Léonide Andreievitch n'a sûrement pas pensé à mettre sa pelisse... Il est sorti en pardessus... *(Il est soucieux, il soupire.)* J'aurais dû faire attention... Ah ! C'est jeune... C'est jeune, ça n'a pas d'expérience. *(Il marmonne quelque chose, puis :)* La vie a passé, et c'est comme si je n'avais pas vécu... *(Il s'allonge :)* Je vais m'étendre un peu. Tu n'as plus beaucoup de force, mon vieux Firss... plus beaucoup... et même... presque... plus du tout... plus du tout... Ah ! grand niquedouille, va !

Il reste allongé, immobile. On entend, comme venant du ciel, très loin, le bruit mourant et triste, comme d'une corde de guitare qui se casserait. Puis, de nouveau, le silence. Et dans le silence, le battement lointain et régulier d'une hache contre un arbre.

RIDEAU

Epikodov Douniacha

Varia Lopakine

6 EPIKODOV. — *Vous me fuyez comme si j'étais une araignée.* (ACTE III.)

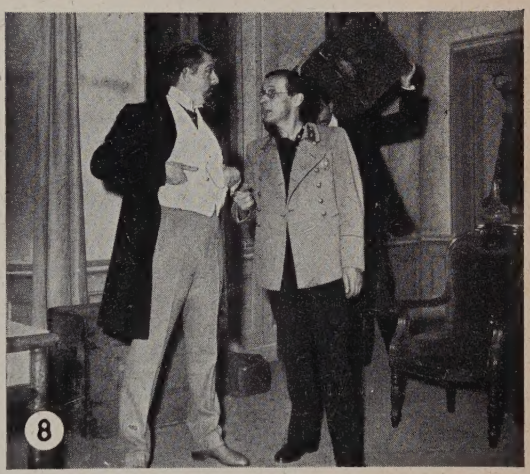
7 LOPAKINE. — *Charmant accueil !* (ACTE III.)

8 TROFIMOV. — *Pas besoin d'argent ! Qu'est-ce que j'en ferais !* (ACTE IV).

9 PISTCHIK. — *Belle madame, il y a longtemps que je n'étais pas venu me jeter à vos pieds.* (ACTE IV.)

10 FIRSS. — *Ils m'ont oublié... Ça ne fait rien... Je vais attendre ici.* (ACTE IV.)

(Photographies France-Illustration - Roger Boulet)



Lopakine Trofimov

Pistchik M^me^ Ranievski Ania

Firss

"LA CERISAIE" DEVANT LA CRITIQUE

Les critiques dramatiques abordent l'année théâtrale gonflés d'espoir. Nul ne souhaite plus qu'eux d'éclatantes créations, de durables succès. Et puis les déceptions se succèdent et les critiques, mélancoliques, constatent que la saison est moins brillante qu'ils ne l'attendaient.

Mais il en est ainsi chaque année, car, chaque année, les spectacles bâclés et les pièces banales l'emportent sur les œuvres originales et les présentations soigneusement préparées.

Il n'y a pas de miracle. Et si la réussite couronne les entreprises de la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault, il est très facile d'en découvrir les raisons. C'est que l'on fait choix d'œuvres de qualité et sans souci de la moindre combinaison, que l'on travaille d'arrache-pied avec le respect total de sa profession et en faisant abnégation de tout cabotinage, de toute rivalité.

Non, il n'est pas de secrets, et cela nous est apparu une nouvelle fois hier soir au théâtre Marigny où la Compagnie effectuait sa rentrée devant ses amis parisiens, heureux de ces « retrouvailles ».

Pour ce premier rendez-vous, Jean-Louis Barrault avait inscrit à l'affiche le chef-d'œuvre d'Antone Tchekov, *La Cerisaie*, traduit et adapté par Georges Neveux. Un poète au service d'un autre poète, voilà ce qui écarte toute idée de trahison et donne la garantie que le texte gardera tous ses privilèges.

Avec cette générosité, cette chaleur humaines que voile une grande pudeur de sentiments et d'expression.. Tchekov confère la vie à des êtres dont aucun n'est méprisable. Liouba et Gaiev Ranievsky sont de charmants étourneaux, mais ils inspirent notre pitié. Lopakine est un parvenu, un profiteur, mais il n'est point malhonnête ni grossier. Et l'étudiant Trofimov, qui est ici le précurseur des futurs révolutionnaires, n'est point l'aveugle théoricien qui sacrifie tout à ses idées. Tout cela est peint à petites touches et donne l'illusion d'une réalité poétique.

Jean-Louis Barrault a parfaitement raison de comparer *La Cerisaie* à une composition musicale. Elle en a les développements successifs, l'andante, l'allegro et le lamento final.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

Cette *Cerisaie*, créée le 17 janvier 1904, à Moscou, par Olga Knipper (la femme de Tchekhov) et l'illustre Stanislavsky, quelques mois avant la mort prématurée de Tchekhov, fut jouée en France il y a dix ans, à l'Odéon, sans grand éclat. Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, admirateurs fervents de Tchekhov, ont, hier soir, magnifiquement mis en valeur cet authentique chef-d'œuvre, auquel le public de Marigny a fait un accueil enthousiaste.

La pièce se développe lentement, par petites touches successives, des silences, des gestes, de courtes phrases, par lesquels peu à peu les personnages révèlent leur état d'âme et qui font insensiblement cheminer l'action. Avec un art pudique et discret, Tchekhov, note « la musique intime de la vie quotidienne ». Son théâtre est une sorte de « théâtre de la dérive » qui laisse « un dépôt silencieux d'angoisse ».

Ce théâtre, fait de réalisme poétique, de tendresse humaine et de tension intérieure, a besoin d'interprètes accordés à son rythme très particulier, à la fois ferme, dense, subtil et lent.

La Compagnie Barrault-Renaud a joué *La Cerisaie* — admirablement adaptée à la scène française par M. Georges Neveux — à la perfection. Madeleine Renaud est une adorable Liouba, Pierre Bertin un pittoresque Gaiev, J.-L. Barrault un Trofimov prophétique et rêveur. Autour d'eux, il y a Jean Servais, André Brunot, Nathalie Nerval, Nicole Berger, Simone Valère, Marie-Hélène Dasté, J.-P. Granval, Jean Juillard et quelques autres, tous excellents, tous applaudis.

Avec cette *Cerisaie*, Marigny en a pour jusqu'au temps des cerises...

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

La belle soirée ! Belle c
vérité et de simplicité.
Tchekov n'ébranle pas l
piliers du monde, il ne fait pa
combattre l'armée de Die
contre les légions de Satan,
ne nous demande pas de chois
entre l'être et le néant. Il nou
peint la vie d'une famille u
peu noble, un peu riche, que s
frivolité, sa nonchalance, l'ha
bitude de ne rien faire, condu
sent à la ruine et à un
irrémédiable déchéance. C'es
aussi la vie d'une société ; l
« société » tout court, dans
langage de 1904, en Russ
tsariste ; un an avant la pr
mière révolution ; treize an
avant la révolution décisiv
Tchekov n'a pas vu la cata
trophe. Il est mort très vit
après la création de sa *Cerisai*
Mais il ne faisait pas des gest
de prophète ; il était prophèt
sans phrases ni gesticulation
La Cerisaie, c'est une étape. L
vieille famille cède la place
Lopakine, fils de serfs, enrich
par son travail et ses spéc
lations habiles. Il est le maît
de la maison où on ne lui pe
mettait pas d'entrer ; même
la cuisine. Mais l'étudiant Tr
fimov, qui n'a pas lu Lénin
lui prédit qu'il ne la garde
pas ; et il prédit juste.

.....

C'est tout. Mais c'est u
spacieux roman de Balzac. P
beaucoup de texte. Il faut r
garder vivre les gens ; laiss
paraître leurs tics. Par exemp
Gaiev — c'est Pierre Berti
admirable — dans son plai
la barbiche teinte, les sourci
boiteux, la paupière abaissé
solennel, sentencieux, ganach
Il fait des discours, à la chè
vieille armoire ; il entonne
les « Adieux à la maison »...
se croit Lamartine. C'est u
touchante baderne... Il v
Tout vit dans *La Cerisa*
Les personnages s'épaississe
s'étouffent... Chair, sang cœu
cerveau... La collaboration
l'acteur et du metteur en scè
est considérable. Mais Tcheke
l'a préparée. Ils n'ont qu'à bi
fouiller le texte, à le méditer
il s'épanouit lui-même.
chêne sort du gland.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Fondateur : GEORGES OUDA

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Printed in France — Dépôt légal 4me trimestre 1954